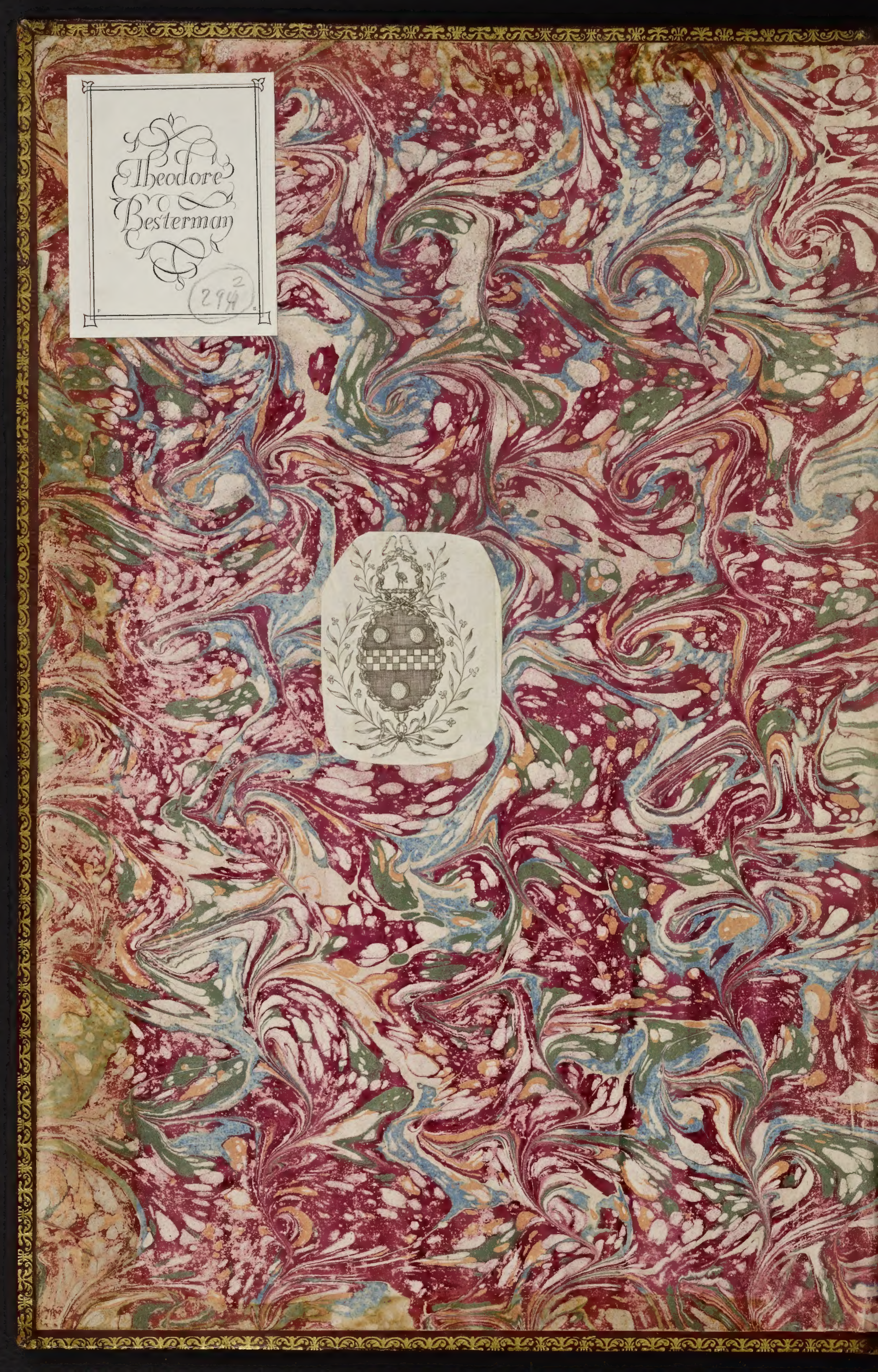
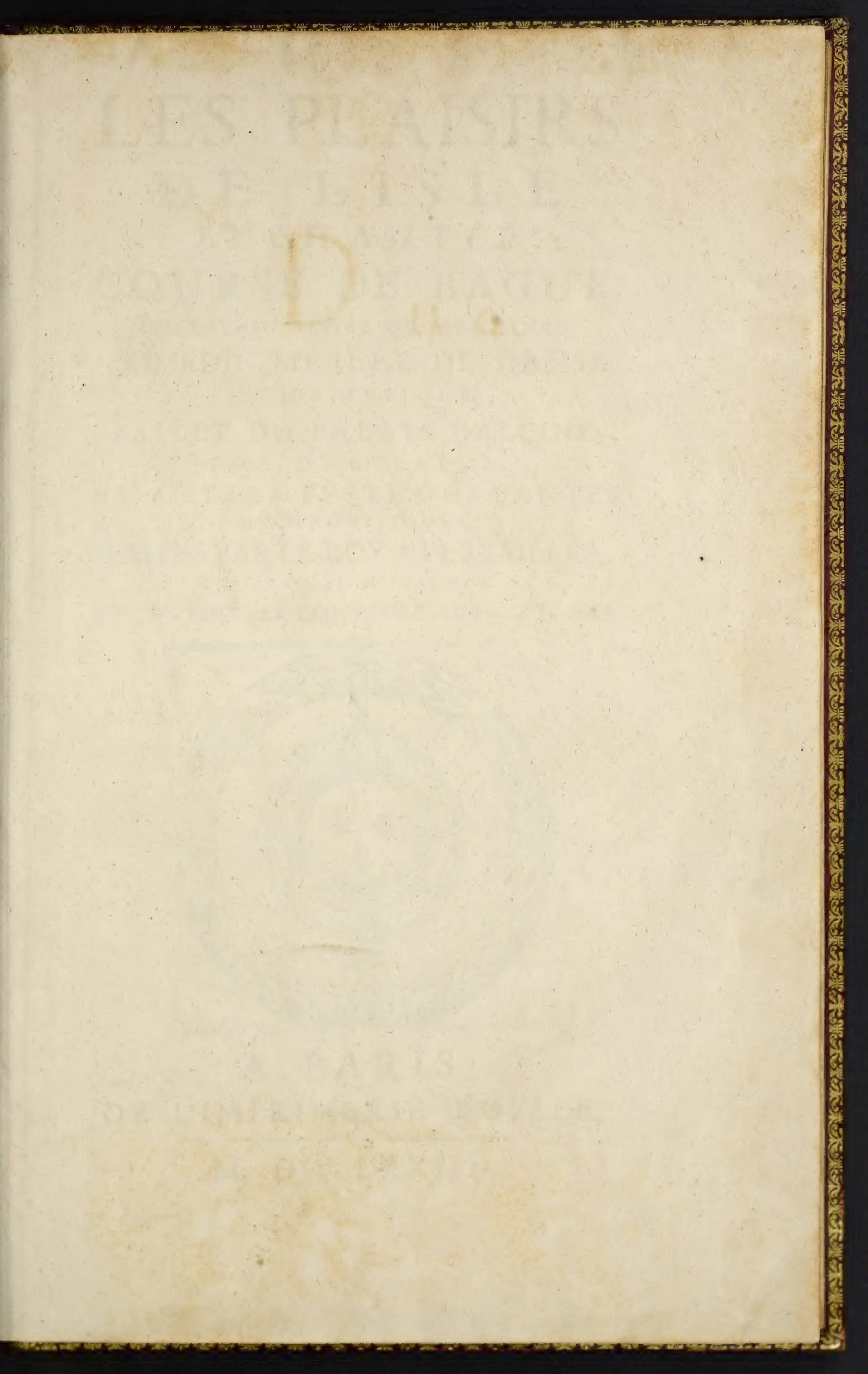
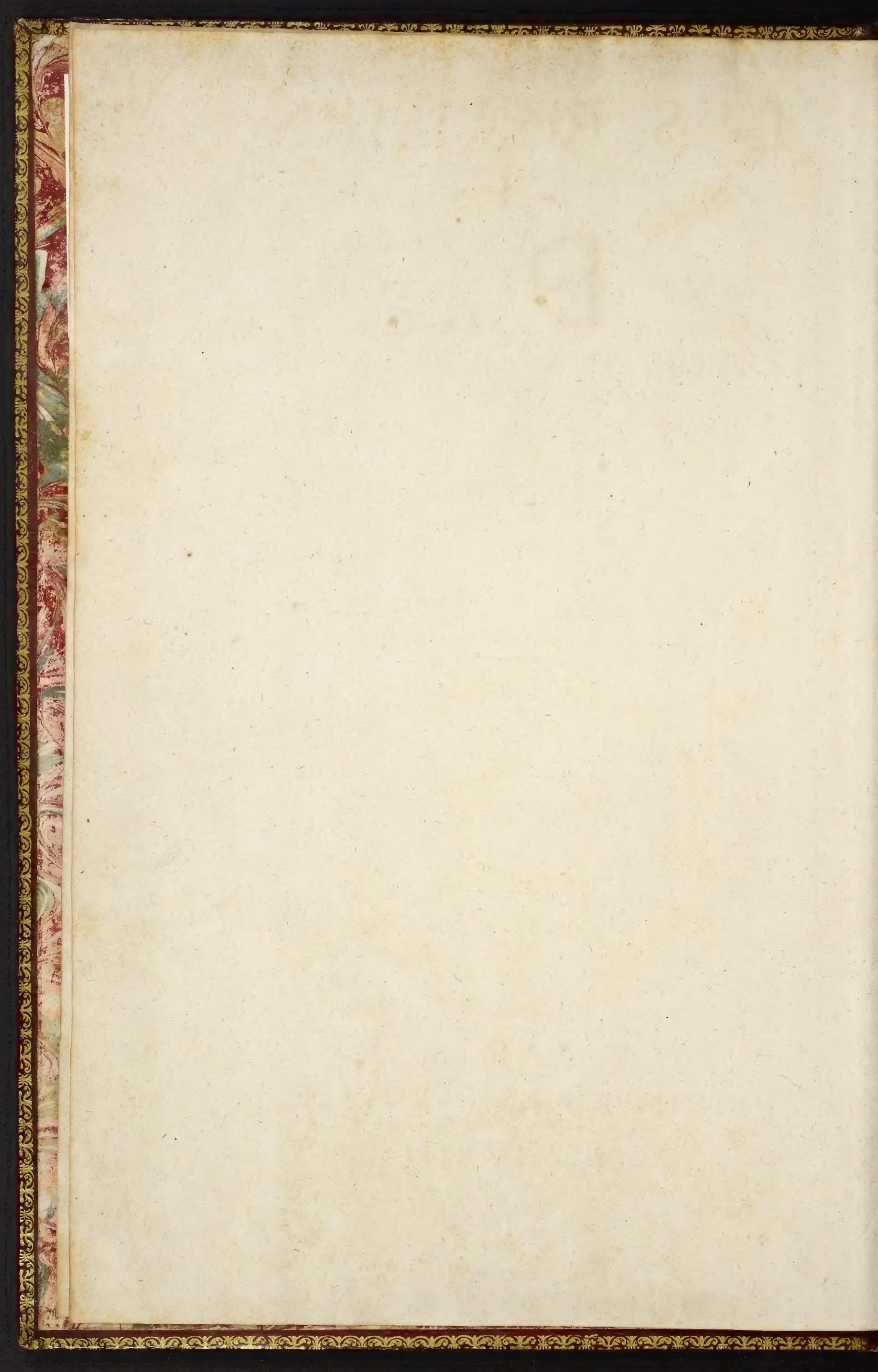




Theodore
Besterman





LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

COURSE DE BAGUE;

COLLATION ORNÉE DE MACHINES;

COMEDIE, MESLÉE DE DANSE ET DE MUSIQUE;

BALLET DU PALAIS D'ALCINE;

FEU D'ARTIFICE:

ET AUTRES FESTES GALANTES ET MAGNIFIQUES,

FAITES PAR LE ROY A VERSAILLES,

LE VII. MAY M. DC. LXIV.

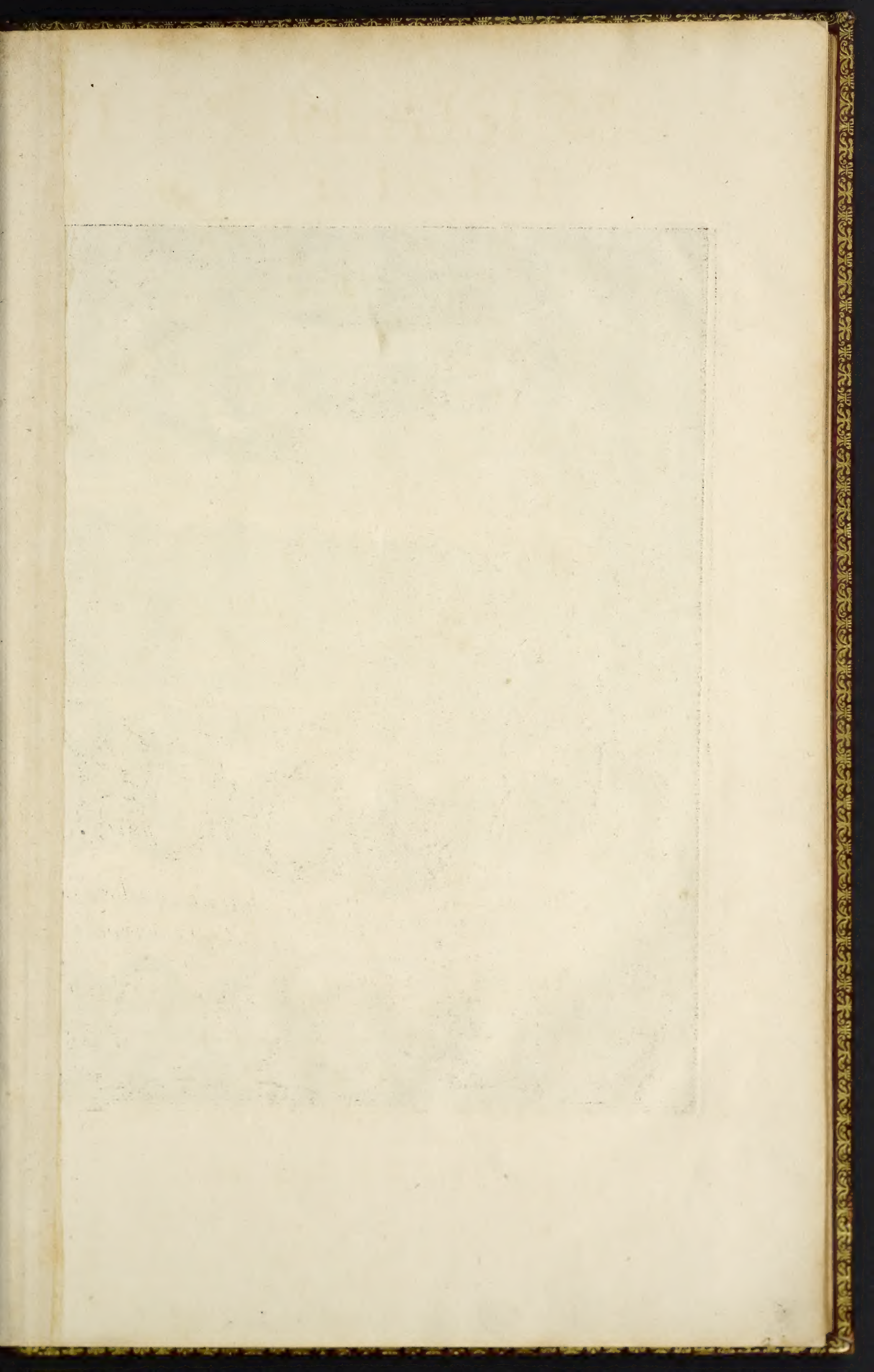
ET CONTINUÉES PLUSIEURS AUTRES JOURS.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DC. LXXIII.




VEVË DV CHAST
Les plaisirs de l'Isle enchantée, ou les feste
Diuiséz entrois journées, et commencéz le
Israel Siluestre del. et sculp. parisiis.
Ces Escus chargés de deuises sont icy placés selon le rang que les cheualiers tenoient



EAU DE VERSAILLE
es, et diuertissements du Roy, à Versailles,
7.me Jour de may, de L'année 1664.
dans la
marche, et non
pas
suiuant leurs qualitez





LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

COURSE DE BAGUE;

COLLATION ORNÉE DE MACHINES;

COMEDIE, MESLÉE DE DANSE ET DE MUSIQUE;

BALLET DU PALAIS D'ALCINE;

FEU D'ARTIFICE:

ET AUTRES FESTES GALANTES ET MAGNIFIQUES,

FAITES PAR LE ROY A VERSAILLES,

LE VII. MAY M. DC. LXIV.

ET CONTINUÉES PLUSIEURS AUTRES JOURS.



E ROY, voulant donner aux Reines & à toute ſa Cour le plaiſir de quelques Feſtes peu communes, dans un lieu orné de tous les agrémens qui peuvent faire admirer une Maiſon de Campagne, choiſit Verſailles, à quatre lieuës de Paris. C'eſt un Chaſteau qu'on peut nommer un Palais enchanté, tant les ajuſtemens de

l'art ont bien ſecondé les ſoins que la Nature a pris pour le rendre parfait. Il charme en toutes maniéres. Tout y rit dehors & dedans. L'or & le marbre y diſputent de beauté & d'éclat. Et quoy-qu'il n'ait pas cette grande étenduë qui ſe remarque en quelques autres Palais de Sa Majeſté, toutes choſes y ſont ſi polies, ſi bien entenduës, & ſi achevées, que rien ne le peut égaler. Sa Symetrie, la richeſſe de ſes meubles, la beauté de ſes promenades, & le nombre infini de ſes fleurs, comme de ſes orangers, rendent les environs de ce lieu dignes de ſa rareté ſinguliére. La diverſité des Beſtes contenuës dans les deux Parcs, & dans la Meſnagerie, où pluſieurs Cours en Eſtoilles ſont accompagnées de Viviers pour les animaux aquatiques, avec de grands Baſtimens, joignent le plaiſir avec la magnificence, & en font une Maiſon accomplie.

CE fut en ce beau lieu, où toute la Cour ſe rendit le cinquiéme de May; que le Roy traita plus de ſix cens perſonnes juſques au quatorziéme; outre une infinité de gens neceſſaires à la danſe & à la Comedie, & d'Artiſans de toutes ſortes venus de Paris: ſi-bien que cela paroiſſoit une petite armée.

Le Ciel meſme ſembla favoriſer les deſſeins de Sa Majeſté, puis qu'en une ſaiſon preſque toûjours pluvieuſe, on en fut quitte pour un peu de vent, qui ſembla n'avoir augmenté, qu'afin de faire voir que la prévoyance & la puiſſance du Roy, étoient à l'épreuve des plus grandes incommoditez. De hautes toilles, des baſtimens de bois faits preſque en un inſtant, & un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour ſuppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, réſiſterent à ce vent, qui par tout ailleurs euſt rendu ces divertiſſements comme impoſſibles à achever.

Monſieur de Vigarani, Gentilhomme Modenois, fort ſçavant en toutes ces choſes, inventa & propoſa celles-cy; & le Roy commanda au Duc de Saint Aignan, qui ſe trouva lors en fonction de premier Gentilhomme de ſa Chambre, & qui avoit déja donné pluſieurs Sujets de Ballet fort agréables, de faire un deſſein où elles fuſſent toutes compriſes avec liaiſon & avec ordre: de-ſorte qu'elles ne pouvoient manquer de bien réüſſir.

Il prit pour Sujet le Palais d'Alcine, qui donna lieu au Titre des Plaiſirs de l'Iſle enchantée; puis que, ſelon l'Arioſte, le brave

ve Roger & plusieurs autres bons Chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoi-qu'empruntée, & du sçavoir de cette Magicienne, & en furent delivrez, aprés beaucoup de temps consommé dans les délices, par la bague qui détruisoit les enchantemens. C'estoit celle d'Angelique, que Melisse, sous la forme du vieux Atlas, mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un Rond, où quatre grandes allées aboutissent entre de hautes palissades; de quatre Portiques, de trente-cinq pieds d'élevation, & de vingt-deux en quarré d'ouverture; de plusieurs festons enrichis d'or, & de diverses peintures, avec les Armes de Sa Majesté.

Toute la Cour s'y estant placée le septiéme, il entra dans la place sur les six heures du soir un Heraut d'Armes, representé par M. des Bardins, vestu d'un habit à l'antique, couleur de feu en broderie d'argent, & fort bien monté.

Il estoit suivi de trois Pages. Celuy du Roy, M. d'Artagnan, marchoit à la teste des deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, livrée de Sa Majesté, portant sa Lance & son Escu, dans lequel brilloit un Soleil de pierreries, avec ces mots:

Nec cesso, nec erro.

Faisant allusion à l'attachement de Sa Majesté aux affaires de son Estat, & la maniére avec laquelle il agit. Ce qui estoit encore representé par ces quatre vers du Président de Perigny, auteur de la mesme Devise.

CE n'est pas sans raison que la Terre & les Cieux,
Ont tant d'étonnement pour un Objet si rare;
Qui dans son cours penible, autant que glorieux,
Jamais ne se repose, & jamais ne s'égare.

Les deux autres Pages estoient aux Ducs de S. Aignan & de Noailles. Le premier, Maréchal de Camp; & l'autre, Juge des Courses.

Celuy du Duc de S. Aignan portoit l'Escu de sa Devise, & estoit habillé de sa livrée de toile d'argent enrichie d'or, avec les plumes incarnates & noires, & les rubans de mesme. Sa Devise estoit telle. Un Tymbre d'Horloge, avec ces mots:

De mis golpes mi ruido.

Le Page du Duc de Noailles estoit vestu de couleur de

feu, argent & noir; & le reste de la livrée semblable. La Devise qu'il portoit dans son Escu, estoit un Aigle avec ces mots:

Fidelis & audax.

Quatre Trompettes & deux Tymbaliers marchoient aprés ces Pages, habillez de satin couleur de feu, & argent; leurs plumes de la mesme livrée, & les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des Soleils d'or fort éclatans aux banderolles des Trompettes, & les couvertures des Tymballes.

Le Duc de S. Aignan Maréchal de Camp marchoit aprés eux, armé à la Greque, d'une cuirasse de toile d'argent couverte de petites écailles d'or, aussi-bien que son bas de saye, & son Casque estoit orné d'un Dragon, & d'un grand nombre de plumes blanches, mêlées d'incarnat & de noir. Il montoit un cheval blanc, bardé de mesme, & representoit Guidon le Sauvage.

Pour le DUC DE SAINT AIGNAN,

Representant GUIDON LE SAUVAGE.

LES *combats que j'ay faits en l'Isle dangereuse,*
Quand de tant de Guerriers je demeuray vainqueur,
Suivis d'une épreuve amoureuse,
Ont signalé ma force aussi-bien que mon cœur.
La vigueur qui fait mon estime,
Soit qu'elle embrasse un parti legitime,
Ou qu'elle vienne à s'échapper;
Fait dire, pour ma gloire, aux deux bouts de la Terre,
Qu'on n'en voit point en toute guerre,
Ni plus souvent, ni mieux frapper.

POUR LE MESME.

SEUL *contre dix Guerriers, seul contre dix Pucelles,*
C'est avoir sur les bras deux étranges querelles:
Qui sort à son honneur de ce double combat
Doit estre, ce me semble, un terrible Soldat.

Huit Trompettes & deux Tymballiers, vestus comme les premiers, marchoient aprés le Maréchal de Camp.

LE ROY, representant Roger, les suivoit, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois, couleur de

feu, éclatoit d'or, d'argent & de pierreries. Sa Majesté estoit armée à la façon des Grecs, comme tous ceux de sa Quadrille, & portoit une cuirasse de lame d'argent, couverte d'une riche broderie d'or & de diamans. Son port & toute son action estoient dignes de son rang: son Casque tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grace incomparable: & jamais un air plus libre, ni plus guerrier, n'a mis un mortel au dessus des autres hommes.

Pour LE ROY,

Representant ROGER.

SONNET.

QUELLE taille, quel port a ce fier Conquérant?
Sa personne éblouit quiconque l'examine;
Et quoi-que par son poste il soit déja si grand,
Quelque chose de plus éclate dans sa mine.

Son front de ses Destins est l'auguste garant:
Par-delà ses Ayeux sa vertu l'achemine.
Il fait qu'on les oublie; & de l'air qu'il s'y prend,
Bien loin derriére luy laisse son origine.

De ce cœur généreux c'est l'ordinaire employ,
D'agir plus volontiers pour autruy que pour soy:
Là principalement sa force est occupée.

Il efface l'éclat des Héros Anciens;
N'a que l'honneur en veuë, & ne tire l'épée
Que pour des interests qui ne sont pas les siens.

Le Duc de Noailles, Juge du Camp sous le nom d'Oger le Danois, marchoit aprés le Roy, portant la couleur de feu & le noir sous une riche broderie d'argent; & ses plumes, aussi-bien que tout le reste de son équipage, estoient de cette mesme livrée.

Pour le DUC DE NOAILLES,

Representant OGER LE DANOIS, Juge du Camp.

CE Paladin s'applique à cette seule affaire,
De servir dignement le plus puissant des Rois.
Comme pour bien juger, il faut sçavoir bien faire;
Je doute que personne appelle de sa voix.

Le Duc de Guiſe & le Comte d'Armagnac marchoient enſemble aprés luy. Le premier, portant le nom d'Aquilant le Noir, avoit un habit de cette couleur en broderie d'or & de geais. Ses plumes, ſon cheval, & ſa lance aſſortiſſoient à ſa livrée. Et l'autre, repreſentant Griffon le Blanc, portoit ſur un habit de toile d'argent pluſieurs rubis, & montoit un cheval blanc bardé de la meſme couleur.

Pour le DUC DE GUISE,
Repreſentant AQUILANT LE NOIR.

LA Nuit a ſes beautez de meſme que le jour:
Le Noir eſt ma couleur, je l'ay toûjours aimée:
Et ſi l'obſcurité convient à mon Amour,
Elle ne s'étend pas juſqu'à ma Renommée

Pour le COMTE D'ARMAGNAC,
Repreſentant GRIFFON LE BLANC.

VOYEZ *quelle candeur en moy le Ciel a mis;*
Auſsi nulle Beauté ne s'en verra trompée:
Et quand il ſera temps d'aller aux ennemis,
C'eſt où je me feray tout blanc de mon épée.

Les Ducs de Foix & de Coaſlin, qui paroiſſoient en ſuite, eſtoient veſtus, l'un d'incarnat avec or & argent, & l'autre de vert, blanc & argent; toute leur livrée & leurs chevaux eſtant dignes du reſte de leur équipage.

Pour le DUC DE FOIX,
Repreſentant RENAUD.

IL porte un nom celebre; il eſt jeune, il eſt ſage.
A vous dire le vray, c'eſt pour aller bien haut;
Et c'eſt un grand bonheur, que d'avoir, à ſon âge,
La chaleur neceſſaire, & le flegme qu'il faut.

Pour le DUC DE COASLIN,
Repreſentant DUDON.

TROP *avant dans la Gloire on ne peut s'engager:*
J'auray vaincu ſept Rois, & par mon grand courage
Les verray tous ſoûmis au pouvoir de ROGER,
Que je ne ſeray pas content de mon Ouvrage.

Aprés eux marchoient le Comte du Lude & le Prince de Marſillac;

Marſillac ; le premier veſtu d'incarnat & blanc ; & l'autre de jaune , blanc & noir ; enrichis de broderie d'argent, leur livrée de meſme, & fort bien montez.

Pour le COMTE DU LUDE,
Repreſentant ASTOLPHE.

DE tous les Paladins qui ſont dans l'Univers,
Aucun n'a pour l'Amour l'ame plus échauffée,
Entreprenant toûjours mille projets divers,
Et toûjours enchanté par quelque jeune Fée.

Pour le PRINCE DE MARSILLAC,
Repreſentant BRANDIMART.

MES *vœux ſeront contents, mes ſouhaits accomplis,*
Et ma bonne fortune à ſon comble arrivée,
Quand vous ſçaurez mon Zele, aimable FLEUR-DE-LIS,
Au milieu de mon cœur profondément gravée.

Les Marquis de Villequier & de Soyecourt marchoient en ſuite. L'un portoit le bleu & argent ; & l'autre, le bleu, blanc, & noir, avec or & argent : leurs plumes, & les harnois de leurs chevaux eſtoient de la meſme couleur, & d'une pareille richeſſe.

Pour le MARQUIS DE VILLEQUIER,
Repreſentant RICHARDET.

PERSONNE *comme moy n'eſt ſorti galamment*
D'une intrigue où ſans doute il falloit quelque adreſſe ;
Perſonne, à mon avis, plus agréablement
N'eſt demeuré fidelle en trompant ſa Maiſtreſſe.

Pour le MARQUIS DE SOYECOURT,
Repreſentant OLIVIER.

VOICY *l'honneur du Siécle, auprés de qui nous ſommes,*
Et meſme les Géants, de mediocres Hommes,
Et ce franc Chevalier à tout venant tout preſt,
Toûjours pour quelque Jouſte a la lance en arreſt.

Les Marquis d'Humiéres & de la Valliére les ſuivoient ; ce premier portant la couleur de chair & argent ; & l'autre, le gris-de-lin, blanc & argent : toute leur livrée eſtant la plus riche, & la mieux aſſortie du monde.

Pour le MARQUIS D'HUMIÉRES,
Reprefentant ARIODANT.

JE tremble dans l'accés de l'amoureufe fiévre;
Ailleurs fans vanité je ne tremblai jamais:
Et ce charmant objet, l'adorable GENÉVRE,
Eft l'unique vainqueur à qui je me foûmets.

Pour le MARQUIS DE LA VALLIÉRE,
Reprefentant ZERBIN.

QUELQUES *beaux fentimens que la gloire nous donne,*
Quand on eft amoureux au fouverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle Perfonne,
Eft de toutes les morts la plus douce à mon gré.

Monfieur le DUC marchoit feul, portant pour fa livrée la couleur de feu, blanc & argent. Un grand nombre de Diamans eftoient attachez fur la magnifique broderie, dont fa cuiraffe & fon bas de faye eftoient couverts; fon cafque & le harnois de fon cheval en eftant auffi enrichis.

Pour Monfieur le DUC,
Reprefentant ROLAND.

ROLAND *fera bien loin fon grand nom retentir:*
La Gloire deviendra fa fidelle compagne.
Il eft forti du fang qui brufle de fortir,
Quand il eft queftion de fe mettre en campagne,
Et pour ne vous en point mentir,
C'eft le pur fang de Charlemagne.

UN Char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long, & de quinze de large, paroiffoit en fuite, éclatant d'or & de diverfes couleurs. Il reprefentoit celuy d'Apollon, en l'honneur duquel fe celebroient autrefois les Jeux Pythiens, que ces Chevaliers s'eftoient propofez d'imiter en leurs Courfes & en leur équipage. Cette Divinité brillante de lumiéres eftoit affife au plus haut du Char, ayant à fes pieds les quatre Ages ou Siécles, diftinguez par de riches habits, & par ce qu'ils portoient à la main.

Le Siécle d'Or orné de ce précieux métail, eftoit encore paré des diverfes Fleurs, qui faifoient un des principaux ornemens de cét heureux Age.

Ceux d'Argent & d'Airain avoient auſſi leurs remarques particuliéres.

Et celuy de Fer eſtoit repreſenté par un Guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée, & de l'autre le bouclier.

Pluſieurs autres grandes Figures de relief paroient les coſtez de ce Char magnifique. Les Monſtres Celeſtes, le Serpent Python, Daphné, Hyacinthe, & les autres Figures qui conviennent à Apollon, avec un Atlas portant le Globe du Monde, y eſtoient auſſi relevez d'une agréable ſculpture. Le Temps repreſenté par le ſieur Millet, avec ſa faux, ſes aiſles, & cette vieilleſſe décrepite, dont on le peint toûjours accablé, en eſtoit le conducteur. Quatre chevaux d'une taille & d'une beauté peu communes, couverts de grandes houſſes ſemées de Soleils d'or, & attellez de front, tiroient cette Machine.

Les douze Heures du jour, & les douze Signes du Zodiaque, habillez fort ſuperbement, comme les Poëtes les dépeignent, marchoient en deux files aux deux coſtez de ce Char.

Tous les Pages des Chevaliers le ſuivoient deux à deux, aprés celuy de Monſieur le Duc, fort proprement veſtus de leurs livrées, avec quantité de plumes, portant leurs lances & les Eſcus de leurs Deviſes.

Le Duc de Guiſe, repreſentant Aquilant le Noir, ayant pour Deviſe un Lion qui dort, avec ces mots:

Et quieſcente paveſcunt.

Le Comte d'Armagnac, repreſentant Griffon le Blanc, ayant pour Deviſe une Hermine, avec ces mots:

Ex candore decus.

Le Duc de Foix, repreſentant Renaud, ayant pour Deviſe un Vaiſſeau dans la Mer, avec ces mots:

Longè levis aura feret.

Le Duc de Coaſlin, repreſentant Dudon, ayant pour Deviſe un Soleil, & l'Heliotrope ou Tourneſol, avec ces mots:

Splendor ab obſequio.

Le Comte du Lude, repreſentant Aſtolphe, ayant pour Deviſe un chiffre en forme de nœud, avec ces mots:

Non ſia mai ſciolto.

Le Prince de Marſillac, repreſentant Brandimart, ayant pour Deviſe une Montre en relief, dont on voit tous les reſſorts, avec ces mots :

Chieto fuor, commoto dentro.

Le Marquis de Villequier, repreſentant Richardet, ayant pour Deviſe un Aigle qui plane devant le Soleil, avec ces mots :

Vni militat Aſtro.

Le Marquis de Soyecourt, repreſentant Olivier, ayant pour Deviſe la Maſſuë d'Hercule, avec ces mots :

Vix æquat fama labores.

Le Marquis d'Humiéres, repreſentant Ariodant, ayant pour Deviſe toutes ſortes de Couronnes, avec ces mots :

No quiero menos.

Le Marquis de la Valliére, repreſentant Zerbin, ayant pour Deviſe un Phenix ſur un bûcher allumé par le Soleil, avec ces mots :

Hoc juvat uri.

Monſieur le DUC, repreſentant Roland, ayant pour Deviſe un Dard entortillé de Lauriers, avec ces mots :

Certò ferit.

VINGT Paſteurs chargez des diverſes piéces de la Barriére, qui devoit eſtre dreſſée pour la Courſe de Bague, formoient la derniére Troupe qui entra dans la Lice. Ils portoient des veſtes, couleur de feu, enrichies d'argent, & des coëffures de meſme.

Auſſitoſt que ces Troupes furent entrées dans le Camp, elles en firent le tour; & aprés avoir ſalüé les Reines, elles ſe ſeparerent, & prirent chacun ſon poſte. Les Pages, de la teſte. Les Trompettes & les Tymballiers ſe croiſans, s'allerent poſter ſur les aiſles. Le Roy s'avançant au milieu, prit ſa place vis-à-vis du haut Dais. Monſieur le Duc proche de Sa Majeſté. Les Ducs de Saint Aignan & de Noailles à droite & à gauche. Les dix Chevaliers en haye aux deux coſtez du Char. Leurs Pages au meſme ordre derriére eux. Les Signes & les Heures comme ils eſtoient entrez.

Lors

Lors qu'on eût fait alte en cét eſtat, vn profond ſilence cauſé tout enſemble par l'attention & par le reſpect, donna le moyen à Mad[elle] de Brie, qui repreſentoit le Siécle d'Airain, de commencer ces vers à la loüange de la Reine, adreſſez à Apollon.

LE SIECLE D'AIRAIN à Apollon.

BRILLANT *Pere du jour, Toy de qui la puiſſance*
Par ſes divers aſpects nous donna la naiſſance;
Toy l'eſpoir de la Terre, & l'ornement des Cieux;
Toy le plus neceſſaire & le plus beau des Dieux;
Toy, dont l'activité, dont la bonté ſuprême
Se fait voir & ſentir en tous lieux par ſoy-même:
Dis-nous par quel deſtin, ou par quel noüveau chois
Tu celebres tes jeux aux rivages François?

APOLLON.

Si ces lieux fortunez ont tout ce qu'eût la Grece
De gloire, de valeur, de merite & d'adreſſe;
Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on y voit transferez
Ces jeux, qu'à mon honneur la terre a conſacrez.
J'ay toûjours pris plaiſir à verſer ſur la France
De mes plus doux rayons la benigne influence:
Mais le charmant objet qu'Hymen y fait regner,
Pour elle maintenant me fait tout dédaigner.
Depuis vn ſi long-temps que pour le bien du monde
Je fais l'immenſe tour de la terre & de l'onde,
Jamais je n'ay rien veû ſi digne de mes feux;
Jamais vn ſang ſi noble, vn cœur ſi généreux;
Jamais tant de lumiére avec tant d'innocence;
Jamais tant de jeuneſſe avec tant de prudence;
Jamais tant de grandeur avec tant de bonté;
Jamais tant de ſageſſe avec tant de beauté.
Mille Climats divers qu'on vit ſous la puiſſance
De tous les demi-Dieux dont elle prit naiſſance,
Cedant à ſon merite autant qu'à leur devoir,
Se trouveront un jour unis ſous ſon pouvoir.
Ce qu'eurent de grandeurs & la France & l'Eſpagne,
Les droits de Charles-Quint, les droits de Charle-Magne,
En elle, avec leur ſang heureuſement tranſmis,
Rendront tout l'Univers à ſon Trône ſoûmis:

Mais un titre plus grand, un plus noble partage,
Qui l'éleve plus haut, qui luy plaist davantage;
Un nom qui tient en soy les plus grands noms unis,
C'est le nom glorieux d'Epouse de LOUÏS.

LE SIECLE D'ARGENT.

Quel destin fait briller avec tant d'injustice
Dans le Siécle de Fer un Astre si propice?

LE SIECLE D'OR.

Ah! ne murmure point contre l'ordre des Dieux.
Loin de s'enorgueïllir d'un don si précieux,
Ce siécle, qui du Ciel a merité la haine,
En devroit augurer sa ruïne prochaine,
Et voir qu'une vertu qu'il ne peut suborner,
Vient moins pour l'ennoblir que pour l'exterminer.
Si-tost qu'elle paroist dans cette heureuse terre,
Voy comme elle en banit les fureurs de la guerre:
Comment depuis ce jour d'infatigables mains
Travaillent sans relâche au bonheur des humains;
Par quels secrets ressorts un Heros se prépare,
A chasser les horreurs d'un siécle si barbare,
Et me faire revivre avec tous les plaisirs,
Qui peuvent contenter les innocens desirs.

LE SIECLE DE FER.

Je sçais quels ennemis ont entrepris ma perte,
Leurs desseins sont connus, leur trame est découverte:
Mais mon cœur n'en est pas à tel point abbatu...

APOLLON.

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monstres d'Enfer unis pour ta défense
Ne feroient qu'une foible & vaine résistance.
L'Univers opprimé de ton joug rigoureux,
Va goûter par ta fuite un destin plus heureux:
Il est temps de ceder à la Loy souveraine,
Que t'imposent les vœux de cette auguste Reine;
Il est temps de ceder aux travaux glorieux
D'un Roy favorisé de la Terre & des Cieux.
Mais icy trop long-temps ce differend m'arreste:
A de plus doux combats cette Lice s'apreste;

Allons la faire ouvrir, & ployons des Lauriers,
Pour couronner le front de nos fameux Guerriers.

TOUS ces Recits achevez, la Courſe de Bague commença; en laquelle, aprés que le Roy eût fait admirer l'adreſſe & la grace qu'il a en cét exercice, comme en tous les autres, & aprés pluſieurs belles Courſes de tous ces Chevaliers, le Duc de Guiſe, les Marquis de Soyecourt & de la Valliére demeurerent à la diſpute, dont ce dernier emporta le prix, qui fut une épée d'or enrichie de Diamans, avec des boucles de baudrier de grande valeur, que donna la Reine Mere, & dont elle l'honora de ſa main.

La nuit vint cependant à la fin des Courſes, par la juſteſſe qu'on avoit eû à les commencer; & un nombre infini de lumiéres ayant éclairé tout ce beau lieu, l'on vit entrer dans la même place trente-quatre Concertans fort bien veſtus, qui devoient préceder les Saiſons, & faiſoient le plus agréable concert du monde.

Pendant que les Saiſons ſe chargeoient des mets délicieux qu'elles devoient porter, pour ſervir devant leurs Majeſtez la magnifique collation qui eſtoit préparée, les douze Signes du Zodiaque, & les quatre Saiſons danſerent dans le rond une des plus belles entrées de Ballet qu'on eût encore veûë.

Le Printemps parut en ſuite ſur un Cheval d'Eſpagne, repreſenté par Mad[elle] du Parc, qui avec le ſexe & les avantages d'une femme, faiſoit voir l'adreſſe d'un homme. Son habit eſtoit vert en broderie d'argent, & de fleurs au naturel.

L'Eſté le ſuivoit, repreſenté par le Sieur du Parc, ſur un Elephant, couvert d'une riche houſſe.

L'Automne auſſi avantageuſement veſtuë, repreſentée par le Sieur de la Thorilliére, venoit aprés monté ſur un Chameau.

L'Hyver ſuivoit ſur un Ours, repreſenté par le Sieur Béjard.

Leur ſuite eſtoit compoſée de quarante-huit perſonnes, qui portoient toutes ſur leurs teſtes de grands baſſins pour la collation.

Les douze premiers couverts de fleurs, portoient, comme des Jardiniers, des Corbeilles peintes de vert & d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines, ſi remplies de confi-

tures & d'autres choses délicieuses de la Saison, qu'ils estoient courbez sous cét agréable faix.

Douze autres, comme Moissonneurs, vestus d'habits conformes à cette profession, mais fort riches, portoient des bassins de cette couleur incarnate, qu'on remarque au Soleil levant, & suivoient l'Esté.

Douze autres vestus en vendangeurs, estoient couverts de feüilles de vignes & de grappes de raisins, & portoient dans des paniers feüille-morte, remplis de petits bassins de cette même couleur, divers autres fruits & confitures à la suite de l'Automne.

Les douze derniers, estoient des Vieillards gelez, dont les fourrures & la démarche marquoient la froideur & la foiblesse, portant dans des bassins couverts d'une glace & d'une neige si bien contrefaites, qu'on les eust pris pour la chose même, ce qu'ils devoient contribuër à la Collation, & suivoient l'Hyver.

Quatorze Concertans de Pan & de Diane précedoient ces deux Divinitez, avec une agréable Harmonie de Flûtes & de Musettes.

Elles venoient en suite sur une machine fort ingenieuse en forme d'une petite montagne ou roche ombragée de plusieurs arbres; mais ce qui estoit plus surprenant, c'est qu'on la voyoit portée en l'air, sans que l'artifice qui la faisoit mouvoir se pûst découvrir à la veûë.

Vingt autres personnes les suivoient, portant des viandes de la Mênagerie de Pan, & de la Chasse de Diane.

Dix-huit Pages du Roy fort richement vestus, qui devoient servir les Dames à table, faisoient les derniers de cette troupe; laquelle estant rangée, Pan, Diane & les Saisons se presentant devant la Reine, le Printemps luy adressa le premier ces vers.

LE PRINTEMPS A LA REINE.

ENTRE toutes les fleurs nouvellement écloses,
Dont mes jardins sont embellis,
Méprisant les jasmins, les œillets & les roses,
Pour payer mon tribut j'ay fait choix de ces lys,
Que de vos premiers ans vous avez tant cheris.
LOUÏS les fait briller du couchant à l'aurore:
Tout l'Univers charmé les respecte & les craint;

Mais

Mais leur regne est plus doux & plus puissant encore,
Quand ils brillent sur vostre teint.

L'ESTE'.

Surpris un peu trop promtement,
J'apporte à cette Feste un leger ornement:
Mais avant que ma saison passe,
Je feray faire à vos Guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Une ample moisson de Lauriers.

L'AUTOMNE A LA REINE.

Le Printemps orgueïlleux de la beauté des fleurs
Qui luy tomberent en partage,
Prétend de cette Feste avoir tout l'avantage,
Et nous croit obscurcir par ses vives couleurs:
Mais vous vous souviendrez, Princesse sans seconde,
De ce fruit précieux qu'a produit ma saison,
Et qui croist dans vostre maison,
Pour faire quelque jour les délices du Monde.

L'HYVER.

La neige, les glaçons que j'apporte en ces lieux,
Sont les mets les moins précieux:
Mais ils sont des plus nécessaires,
Dans une Feste, où mille objets charmans,
De leurs œillades meurtriéres,
Font naître tant d'embrazemens.

DIANE A LA REINE.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
Tous nos chasseurs, & mes compagnes,
Qui m'ont toûjours rendu des honneurs souverains,
Depuis que parmi nous ils vous ont veû paroistre,
Ne veulent plus me reconnoistre;
Et chargez de presens, viennent avec moy
Vous porter ce tribut pour marque de leur foy.

Les habitans legers de cét heureux bocage,
De tomber dans vos rets font leur sort le plus doux,
Et n'estiment rien davantage,
Que l'heur de perir de vos coups:

Amour, dont vous avez la grace & le visage,
A le même secret que vous.

PAN A LA REINE.

Jeune Divinité, ne vous étonnez pas,
Lors que nous vous offrons en ce fameux repas
L'élite de nos bergeries :
Si nos troupeaux goûtent en paix
Les herbages de nos prairies,
Nous devous ce bonheur à vos divins attraits.

CES Recits achevez, une grande Table en forme de Croissant, où l'on devoit couvrir & garnir de fleurs le costé où elle estoit creuse, vint à se découvrir.

Trente-six Violons tres-bien vestus parurent derriére sur un petit Theatre, pendant que Messieurs de la Marche, & Parfait Pere, Frere, & Fils, Contrôlleurs Géneraux, sous les noms de l'Abondance, de la Joye, de la Propreté, & de la Bonne-Chere, la firent couvrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les Ris, & par les Délices.

Leurs Majestez s'y mirent en cét ordre, qui prévint tous les embaras qui eussent pû naistre pour les rangs.

La Reine Mere estoit assise au milieu de la Table, & avoit à sa main droite

LE ROY.

Mademoiselle d'Alençon.
Madame la Princesse.
Mademoiselle d'Elbeuf.
Madame de Bethune.
Madame la Duchesse de Crequy.
MONSIEUR.
Madame la Duchesse de Saint Aignan.
Madame la Maréchalle du Plessis.
Madame la Maréchalle d'Estampes.
Madame de Gourdon.
Madame de Montespan.
Madame d'Humiéres.
Mademoiselle de Brancas.

Madame d'Armagnac.
Madame la Comteſſe de Soiſſons.
Madame la Princeſſe de Bade.
Mademoiſelle de Grançay.

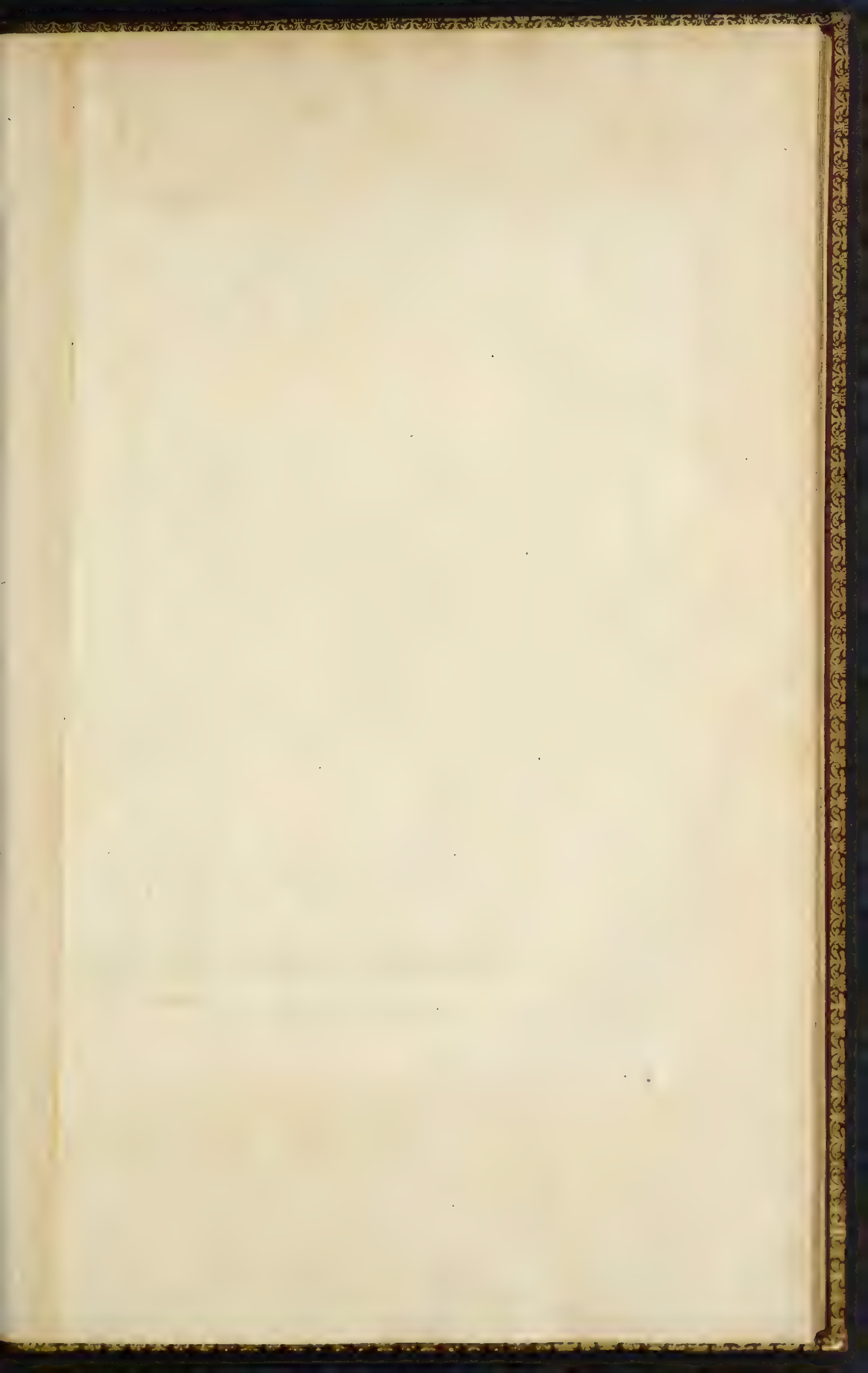
De l'autre coſté eſtoient aſſiſes,

LA REINE.
Madame de Carignan.
Madame de Flaix.
Madame la Ducheſſe de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froulay.
Madame la Ducheſſe de Navailles.
Mademoiſelle d'Ardennes.
Mademoiſelle de Cologon.
Madame de Cruſſol.
Madame de Montauzier.
MADAME.
Madame la Princeſſe Benedicte.
Madame la Ducheſſe.
Madame de Rouvroy.
Mademoiſelle de la Mothe.
Madame de Marſé.
Mademoiſelle de la Valliére.
Mademoiſelle d'Artigny.
Mademoiſelle du Bellay.
Mademoiſelle de Dampierre.
Mademoiſelle de Fiennes.

La ſomptuoſité de cette Collation paſſoit tout ce qu'on en pourroit écrire, tant par l'abondance, que par la délicateſſe des choſes qui y furent ſervies. Elle faiſoit auſſi le plus bel objet qui puiſſe tomber ſous les ſens, puis que dans la nuit auprés de la verdeur de ces hautes paliſſades, un nombre infini de Chandeliers peints de vert & d'argent, portans chacun vingt-quatre bougies, & deux cens flambeaux de cire blanche, tenus par autant de perſonnes veſtuës en Maſques, rendoient une clarté preſque auſſi grande & plus agréable que celle du jour. Tous les Chevaliers avec leurs Caſques couverts de plumes de differentes couleurs, & leurs habits de la Courſe, eſtoient appuyez ſur la Barriére ; & ce grand nombre d'Officiers richement veſtus, qui ſervoient, en aug-

mentoient encore la beauté, & rendoient ce rond une chose enchantée, duquel, aprés la Collation, leurs Majestez & toute la Cour, sortirent par le Portique opposé à la Barriére, & dans un grand nombre de Calesches fort ajustées, reprirent le chemin du Chasteau.

Fin de la premiére Journée.





Marche du Roy, et de ſes cheualiers, auec toutes leurs ſuittes, au tour du Camp de la courſe de

Premiere

Iſrael ſiluestre, del, et ſculp

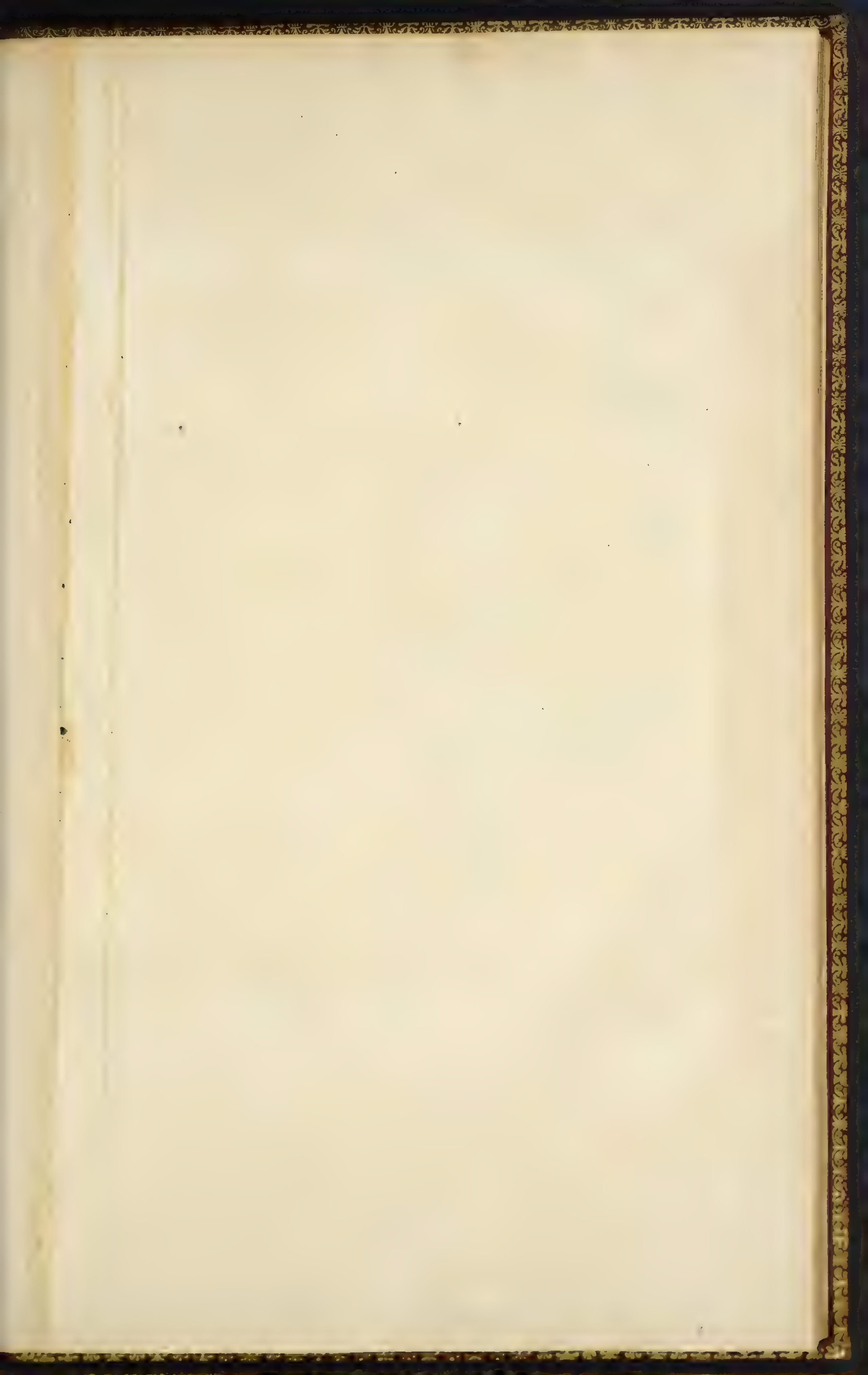


Journée.

bague, representant Roger, et les autres Cheualiers enchantez dans l'Isle d'Alcine

2







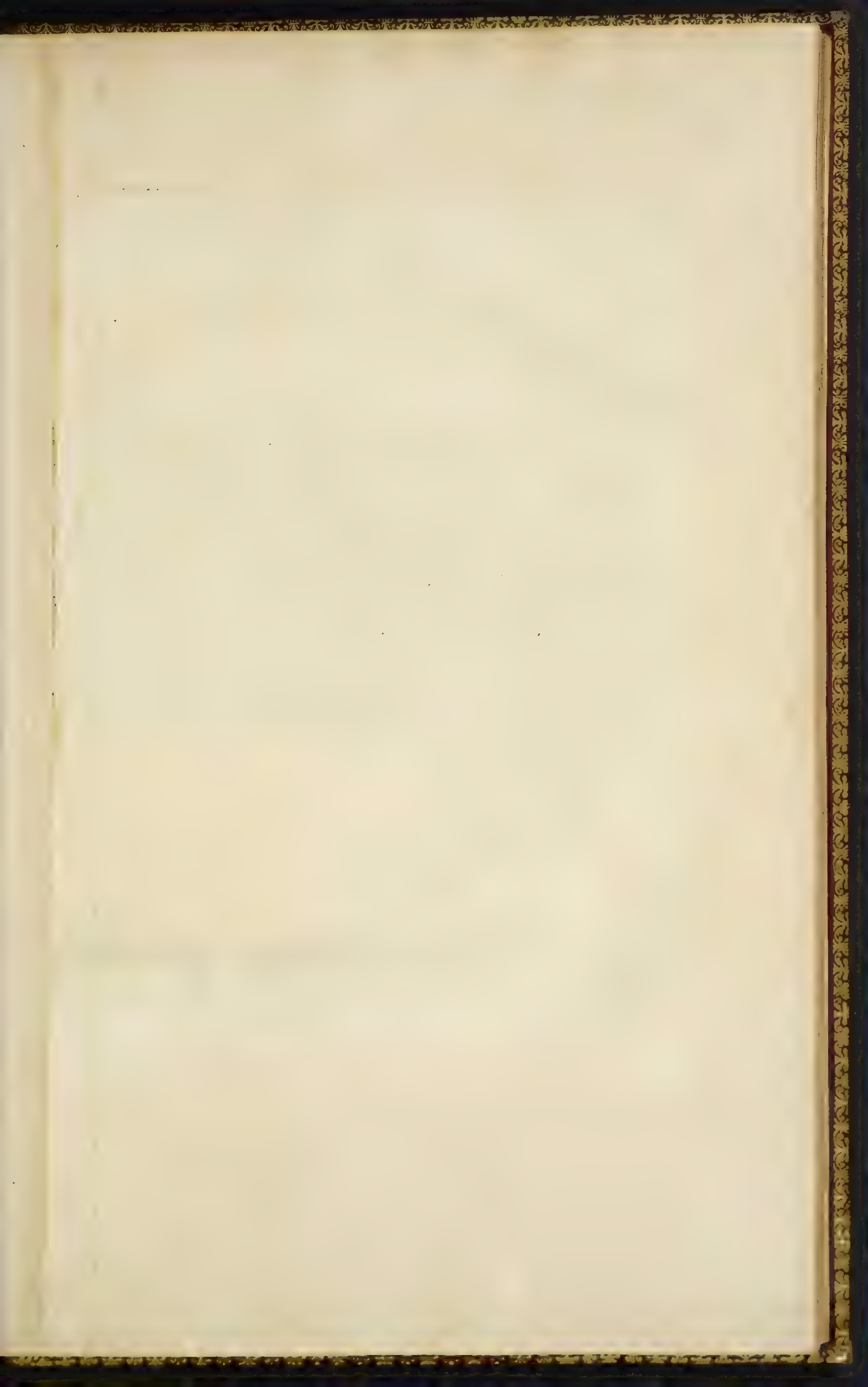
Comparse du Roy et de ses Cheualiers, auec toutes leurs suittes, dans le Camp de la course de bague, pendant l'Ouuerture : Premiere

Israel Silvestre, delin. et sculpsit Parisiis.



Journée. *de la feste, faite par les recits d'Apollon et des quatre siecles, assis sur vn grand Char de triomphe.* 3





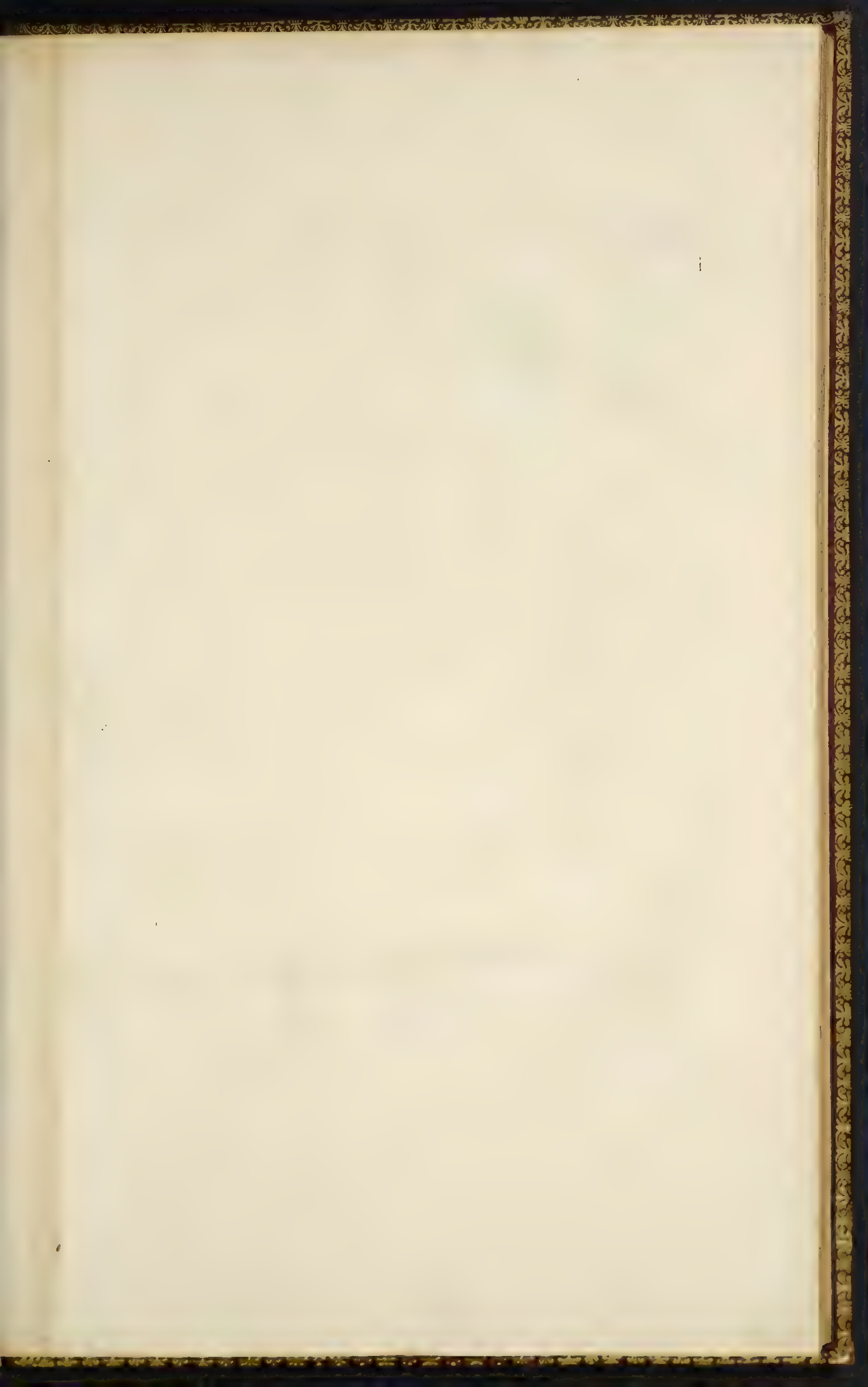

Course de bague disputée par le Roy, et ses Cheualiers, representans
Premiere J
Israel Siluestre, del et sculp.



…ournée : Roger et les autres Cheualiers enchantez dans l'Isle d'Alcine.

4







Comparse des quatre saisons, auec leur suitte de concertans, et porteurs de presens, et la Machine de Pan, et de Diane, auec leur suitte de

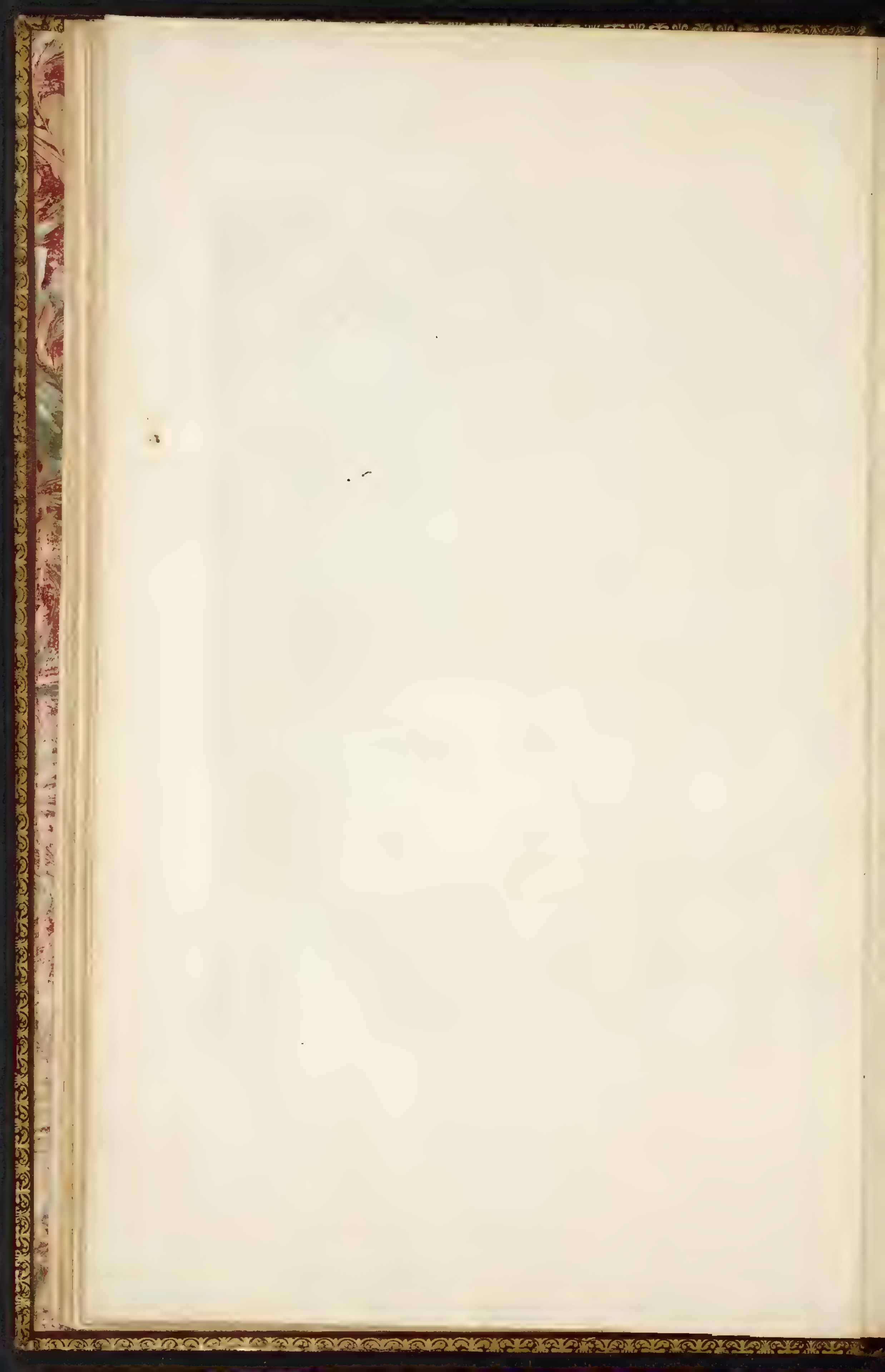
Premiere

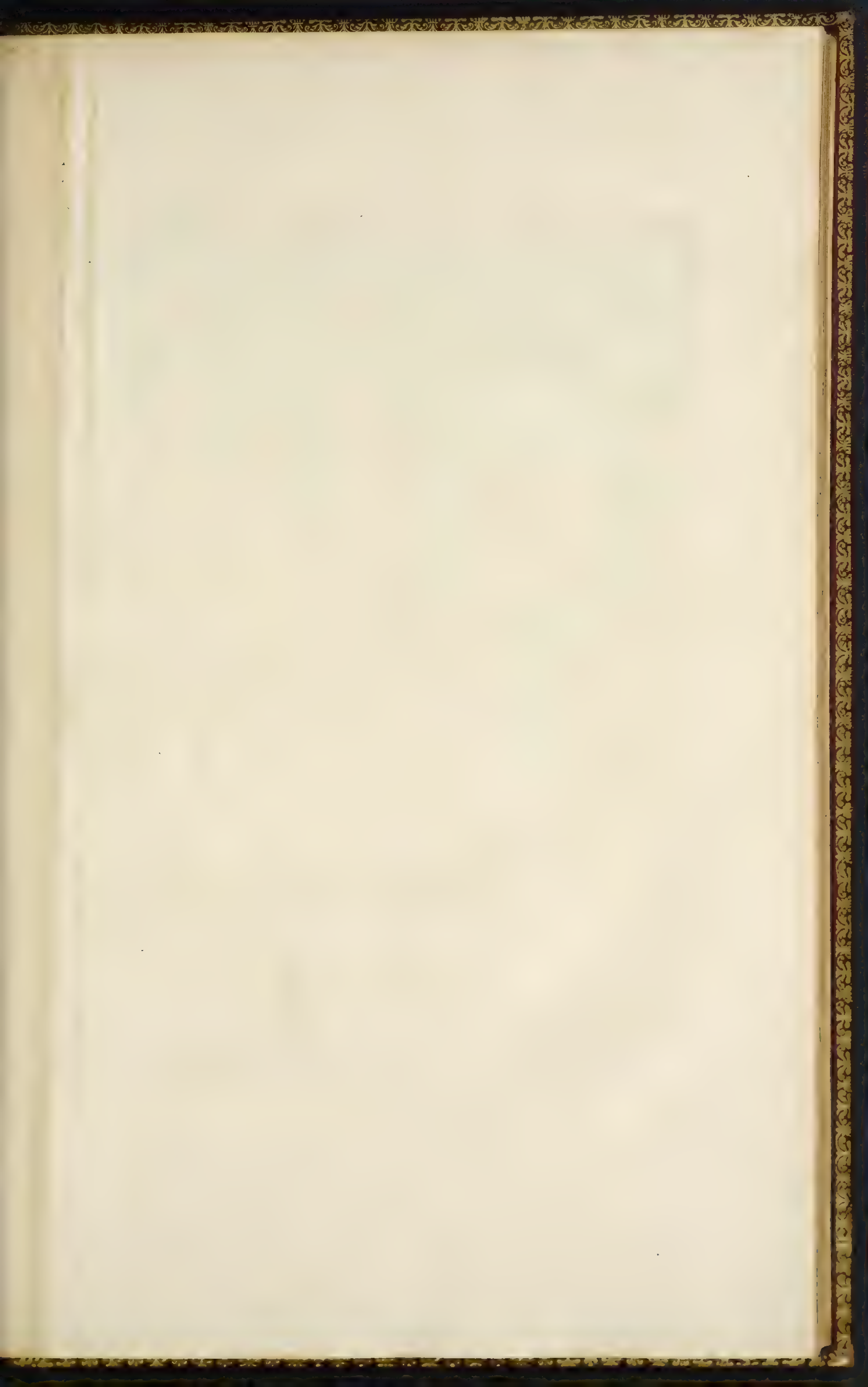
Israel silvestre del, et sculp



Journée. Concertans, et de bergers portans les plats pendant le recit des vns et des autres deuant le Roy, et les Reynes.

5






Premiere
Festin du Roy, e
plusieurs Princesses
les mets et presens fa
quatre saisons .


t des Reynes, auec
et Dames, ſerui de tous
its par les Dieux et les
Journée



SECONDE JOURNÉE DES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

LORS que la nuit du ſecond jour fut venuë, Leurs Majeſtez ſe rendirent dans un autre rond environné de paliſſades comme le premier, & ſur la même ligne, s'avançant toûjours vers le Lac, où l'on feignoit que le Palais d'Alcine eſtoit baſti.

Le deſſein de cette ſeconde Feſte, eſtoit que Roger & les Chevaliers de ſa Quadrille, aprés avoir fait des merveilles aux Courſes, que par l'ordre de la belle Magicienne ils avoient faites en faveur de la Reine, continuoient en ce meſme deſſein pour le divertiſſement ſuivant; & que l'Iſle flotante n'ayant point éloigné le rivage de la France, ils donnoient à Sa Majeſté le plaiſir d'une Comedie, dont la Scene eſtoit en Elide.

Le Roy fit donc couvrir de toilles, en ſi peu de temps qu'on avoit lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une eſpece de dome, pour défendre contre le vent le grand nombre de Flambeaux & de Bougies qui devoient éclairer le Theatre, dont la décoration eſtoit fort agréable. Auſſi-toſt qu'on eût tiré la toille, un grand Concert de pluſieurs inſtrumens ſe fit entendre; & l'Aurore, repreſentée par Mademoiſelle Hilaire, ouvrit la Scene, & chanta ce Recit.



PREMIER INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

RECIT DE L'AURORE.

QUAND *l'Amour à vos yeux offre un choix agréable,*
Jeunes beautez, laissez-vous enflâmer:
Moquez-vous d'affecter cét orgueïl indomtable,
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer.
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.

Soûpirez librement pour un amant fidelle;
Et bravez ceux qui voudroient vous blâmer.
Un cœur tendre est aimable; & le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer.
Dans le temps où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

SCENE DEUXIE'ME.

PENDANT que l'Aurore chantoit ce Recit, quatre Valets de Chiens estoient couchez sur l'herbe, dont l'un, sous la figure de Lyciscas, representé par le Sieur de Moliére, excellent Acteur, de l'invention duquel estoient les Vers & toute la piéce, se trouvoit au milieu de deux, & un autre à ses pieds; qui estoient les Sieurs Estival, Don, & Blondel, de la Musique du Roy, dont les voix estoient admirables.

Ceux-cy en se réveillant à l'arrivée de l'Aurore, si-tost qu'elle eût chanté, s'écriérent en Concert:

Hola? hola? debout, debout, debout:
Pour la Chasse ordonnée il faut préparer tout:
Hola? ho debout, viste debout.

I.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

II.

L'air sur les fleurs en perles se résout.

III.

Les Rossignols commencent leur Musique,
Et leurs petits concerts retentissent par tout.

TOUS ENSEMBLE.

Sus, sus debout, viste debout.
Qu'est-cecy, Lyciscas? Quoy, tu ronfles encore, Parlant à Lyciscas, qui dormoit.
Toy qui promettois tant de devancer l'Aurore?
Allons debout, viste debout:
Pour la Chasse ordonnée il faut préparer tout:
Debout, viste debout, dépeschons, debout.

LYCISCAS en s'éveillant.

Par la morbleu, vous estes de grands braillars vous autres; & vous avez la gueule ouverte de bon matin.

MUSICIENS.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand par tout?
Allons debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Hé! laissez-moy dormir encore un peu, je vous conjure.

MUSICIENS.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart-d'heure.

MUSICIENS.

Point, point, debout, viste debout.

LYCISCAS.

Hé! je vous prie.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Un moment.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

De grace.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Eh.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Je....

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

J'auray fait incontinent.

MUSICIENS.

Non, non, debout, Lyciſcas, debout:
Pour la Chaſſe ordonnée il faut préparer tout:
Viſte debout, dépeſchons, debout.

LYCISCAS.

Et bien laiſſez-moy, je vais me lever. Vous eſtes d'eſtranges gens de me tourmenter comme cela. Vous ſerez cauſe que je ne me porteray pas bien de toute la journée: car, voyez-vous, le ſommeil eſt neceſſaire à l'homme; & lors qu'on ne dort pas ſa réfection, il arrive... que... on eſt....

I.

Lyciſcas.

II.

Lyciſcas.

III.

Lyciſcas.

TOUS

TOUS ENSEMBLE.

Lyciscas.

LYCISCAS.

Diable soit des brailleurs. Je voudrois que vous eussiez la gueule pleine de bouïllie bien chaude.

MUSICIENS.

Debout, debout, viste debout, dépeschons, debout.

LYCISCAS.

Ah! qu'elle fatigue de ne pas dormir son saoul.

I.

Hola? oh.

II.

Hola? oh.

III.

Hola? oh.

TOUS ENSEMBLE.

Oh! oh! oh! oh! oh!

LYCISCAS.

Oh! oh! oh! oh! La peste soit des gens avec leurs chiens de hurlemens. Je me donne au Diable si je ne vous assomme. Mais voyez un peu quel diable d'entousiasme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je......

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Encore.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Le Diable vous emporte.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS en se levant.

Quoy, toûjours? A-t-on jamais veû une pareille furie de chan-

ter. Par le ſang bleu j'enrage : puiſque me voila éveillé, il faut que j'éveille les autres, & que je les tourmente comme on m'a fait. Allons ho ? Meßieurs, debout, debout, viſte, c'eſt trop dormir. Je vais faire un bruit de diable par tout : debout, debout, debout. Allons viſte, ho, ho, ho ? Debout ; debout ; pour la Chaſſe ordonnée, il faut préparer tout ; debout, debout, Lyciſcas, debout ? ho ! ho ! ho ! ho ! ho !

Lyciſcas s'étant levé avec toutes les peines du monde, & s'étant mis à crier de toute ſa force, pluſieurs Cors & Trompes de Chaſſe ſe firent entendre, & concertées avec les Violons, commencerent l'air d'une entrée, ſur laquelle ſix Valets de Chiens danſerent avec beaucoup de juſteſſe & de diſpoſition, reprenant à certaines cadences le ſon de leurs Cors & Trompes. C'étoient les Sieurs Payſan, Chicanneau, Noblet, Peſan, Bonard, & la Pierre.

NOMS DES ACTEURS de la Comedie.

LA PRINCESSE D'ELIDE.	Mademoiſelle de Moliére.
AGLANTE, *Couſine de la Princeſſe.*	Mademoiſelle du Parc.
CINTHIE, *Couſine de la Princeſſe.*	Mademoiſelle de Brie.
PHILIS, *Suivante de la Princeſſe.*	Mademoiſelle Béjar.
IPHITAS, *Pere de la Princeſſe.*	Le Sieur Hubert.
EURIALE, *ou le Prince d'Ithaque.*	Le Sieur de la Grange.
ARISTOMENE, *ou le Prince de Meſſene.*	Le Sieur du Croiſy.
THEOCLE, *ou le Prince de Pyle.*	Le Sieur Béjart.
ARBATE, *Gouverneur du Prince d'Ithaque.*	Le Sieur de la Thorilliére.
MORON, *Plaiſant de la Princeſſe.*	Le Sieur de Moliére.
Un Suivant.	Le Sieur Prevoſt.

ACTE PREMIER.

ARGUMENT.

CETTE Chaſſe, qui ſe préparoit ainſi, étoit celle d'un Prince d'Elide, lequel étant d'humeur galante & magnifique, & ſouhaitant que la Princeſſe ſa fille ſe réſoluſt à aimer & à penſer au mariage, qui étoit fort contre ſon in-

clination, avoit fait venir en sa Cour les Princes d'Ithaque, de Messene & de Pyle, afin que dans l'exercice de la Chasse qu'elle aimoit fort, & dans d'autres jeux, comme des Courses de Chars, & semblables magnificences, quelqu'un de ces Princes pûst luy plaire, & devenir son époux.

SCENE PREMIERE.

EURIALE Prince d'Ithaque, amoureux de la Princesse d'Elide, & Arbate son Gouverneur, lequel indulgent à la passion du Prince, le loüa de son amour, au lieu de l'en blâmer, en des termes fort galants.

EURIALE. ARBATE.

ARBATE.

CE silence réveur, dont la sombre habitude
Vous fait à tous momens chercher la solitude,
Ces longs soûpirs que laisse échapper vostre cœur,
Et ces fixes regards si chargez de langueur,
Disent beaucoup sans doute à des gens de mon âge;
Et je pense, Seigneur, entendre ce langage:
Mais sans vostre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURIALE.

Explique, explique Arbate, avec toute licence,
Ces soûpirs, ces regards, & ce morne silence:
Je te permets icy de dire que l'Amour
M'a rangé sous ses loix, & me brave à son tour;
Et je consens encore que tu me fasses honte
Des foiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.

ARBATE.

Moy, vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvemens,
Où je vois qu'aujourd'huy panchent vos sentimens!
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
Contre les doux transports de l'amoureuse flame:
Et bien que mon sort touche à ses derniers Soleils,
Je diray que l'Amour sied bien à vos pareils;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage
De la beauté d'une ame est un clair témoignage;

Et qu'il est mal-aisé que sans estre amoureux
Un jeune Prince soit & grand & généreux.
C'est une qualité que j'aime en un Monarque:
La tendresse de cœur est une grande marque;
Et je croy que d'un Prince on peut tout présumer,
Dés qu'on voit que son ame est capable d'aimer.
Oüy cette passion de toutes la plus belle
Traisne dans un esprit cent vertus aprés elle;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands Heros ont senti ses ardeurs.
Devant mes yeux, Seigneur, a passé vostre enfance,
Et j'ay de vos vertus veû fleurir l'esperance.
Mes regards observoient en vous des qualitez,
Où je reconnoissois le sang dont vous sortez.
J'y découvrois un fonds d'esprit & de lumiére;
Je vous trouvois bien fait, l'air grand, & l'ame fiére;
Vostre cœur, vostre adresse éclatoient chaque jour;
Mais je m'inquiétois de ne voir point d'amour:
Et puisque les langueurs d'une playe invincible
Nous montrent que vostre ame à ses traits est sensible,
Je triomphe, & mon cœur d'allegresse rempli
Vous regarde à present comme un Prince accompli.

EURIALE.

Si de l'amour un temps j'ay bravé la puissance,
Helas! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance:
Et sçachant dans quels maux mon cœur s'est abimé,
Toy-même, tu voudrois qu'il n'eust jamais aimé.
Car enfin voy le sort où mon Astre me guide:
J'aime, j'aime ardemment la Princesse d'Elide;
Et tu sçais quel orgueïl sous des traits si charmans
Arme contre l'Amour ses jeunes sentimens;
Et comment elle fuit dans cette illustre feste
Cette foule d'Amans qui briguent sa conqueste.
Ah! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer
Aussi-tost qu'on le voit prend droit de nous charmer;
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flâmes
Où le Ciel en naissant a destiné nos ames.
A mon retour d'Argos je passay dans ces lieux,
Et ce passage offrit la Princesse à mes yeux.
Je vis tous les appas dont elle est revestuë;
Mais de l'œil dont on voit une belle Statuë.

Leur

Leur brillante jeuneſſe obſervée à loiſir
Ne porta dans mon ame aucun ſecret deſir;
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,
Sans m'en eſtre en deux ans rappellé nulle image.
Un bruit vient cependant à répandre à ma Cour,
Le celebre mépris qu'elle fait de l'Amour.
On publie en tous lieux que ſon ame hautaine
Garde pour l'Hymenée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, ſur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois;
N'aime rien que la Chaſſe, & de toute la Grece
Fait ſoûpirer en vain l'heroïque jeuneſſe.
Admire nos eſprits, & la fatalité:
Ce que n'avoit point fait ſa veüe & ſa beauté,
Le bruit de ſes fiertez en mon ame fit naiſtre
Un tranſport inconnu, dont je ne fus point maiſtre.
Ce dédain ſi fameux eût des charmes ſecrets
A me faire avec ſoin rappeller tous ſes traits;
Et mon eſprit jettant de nouveaux yeux ſur elle,
M'en refit une image & ſi noble & ſi belle,
Me peignit tant de gloire, & de telles douceurs
A pouvoir triompher de toutes ſes froideurs,
Que mon cœur aux brillans d'une telle victoire,
Vit de ſa liberté s'évanoüir la gloire.
Contre une telle amorce il eût beau s'indigner;
Sa douceur ſur mes ſens prit tel droit de regner,
Qu'entraiſné par l'effort d'une occulte puiſſance,
J'ay d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence;
Et je couvre un effet de mes vœux enflamez
Du deſir de paroiſtre à ces jeux renommez,
Où l'Illuſtre Iphitas, pere de la Princeſſe,
Aſſemble la pluſpart des Princes de la Grece.

ARBATE.

Mais à quoy bon, Seigneur, les ſoins que vous prenez?
Et pourquoy ce ſecret où vous vous obſtinez?
Vous aimez, dites-vous, cette illuſtre Princeſſe,
Et venez à ſes yeux ſignaler voſtre adreſſe,
Et nuls empreſſemens, paroles, ny ſoûpirs
Ne l'ont inſtruite encore de vos brûlans deſirs.
Pour moy je n'entens rien à cette politique,
Qui ne veut point ſouffrir que voſtre cœur s'explique;

Et je ne ſçay quel fruit peut prétendre un amour,
Qui fuit tous les moyens de ſe produire au jour.

EURIALE.

Et que feray-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette ame hautaine,
Et me jetter au rang de ces Princes ſoûmis,
Que le titre d'amans luy peint en ennemis ?
Tu vois les Souverains de Meſſene & de Pyle
Luy faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus,
En appuyer en vain les reſpects aſſidus.
Ce rebut de leurs ſoins, ſous un triſte ſilence,
Retient de mon amour toute la violence ;
Je me tiens condamné dans ces Rivaux fameux,
Et je lis mon arreſt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'eſt dans ce mépris, & dans cette humeur fiére,
Que voſtre ame à ſes vœux doit voir plus de lumiére,
Puiſque le ſort vous donne à conquerir un cœur,
Que deffend ſeulement une jeune froideur,
Et qui n'impoſe point à l'ardeur qui vous preſſe
De quelque attachement l'invincible tendreſſe.
Un cœur préoccupé réſiſte puiſſamment :
Mais quand une ame eſt libre, on la force aiſément ;
Et toute la fierté de ſon indifference
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne luy cachez donc plus le pouvoir de ſes yeux ;
Faites de voſtre flâme un éclat glorieux ;
Et bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflez l'eſpoir des voſtres.
Peut-eſtre, pour toucher ces ſeveres appas,
Aurez-vous des ſecrets que ces Princes n'ont pas ;
Et ſi de ſes fiertez l'imperieux caprice
Ne vous fait éprouver un deſtin plus propice,
Au moins eſt-ce un bonheur en ces extrémitez,
Que de voir avec ſoy ſes rivaux rebutez.

EURIALE.

J'ayme à te voir preſſer cét aveu de ma flâme.
Combattant mes raiſons, tu chatouïlles mon ame ;

Et par ce que j'ay dit, je voulois présentir,
Si de ce que j'ay fait tu pourrois m'applaudir.
Car, enfin, puis qu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la Princesse expliquer mon silence;
Et peut-estre au moment que je t'en parle icy,
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclaircy.
Cette Chasse où, pour fuïr la foule qui l'adore,
Tu sçais qu'elle est allée au lever de l'Aurore,
Est le temps dont Moron, pour déclarer mon feu,
A pris....

ARBATE.

Moron, Seigneur?

EURIALE.

Ce choix t'étonne un peu.
Par son titre de fou tu crois le bien connoistre:
Mais sçache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paroistre,
Et que malgré l'employ qu'il exerce aujourd'huy,
Il a plus de bon sens que tel qui rit de luy.
La Princesse se plaist à ses bouffonneries;
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
Et peut dans cét accés dire & persuader
Ce que d'autres que luy n'oséroient hazarder.
Je le voy propre enfin à ce que j'en souhaite.
Il a pour moy, dit-il, une amitié parfaite;
Et veut, dans mes Estats ayant receû le jour,
Contre tous mes Rivaux appuyer mon amour.
Quelque argent mis en main pour soûtenir ce zele....

SCENE DEUXIE'ME.

MORON, representé par le Sieur de Moliére, arrive; & ayant le souvenir d'un furieux Sanglier, devant lequel il avoit fui à la Chasse, demande secours; & rencontrant Euriale & Arbate, se met au milieu d'eux pour plus de seûreté, aprés leur avoir témoigné sa peur, & leur disant cent choses plaisantes sur son peu de bravoure.

MORON. ARBATE. EURIALE.

MORON sans estre veû.

AU secours! sauvez-moy de la beste cruelle!

EURIALE.

Je pense oüir sa voix?

MORON sans estre veû.

A moy de grace, à moy.

EURIALE.

C'est luy-mesme; où court-il avec un tel effroy?

MORON.

Où pourray-je éviter ce Sanglier redoutable?
Grands Dieux, préservez-moy de sa dent effroyable:
Je vous promets, pourveû qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens, & deux veaux des plus gras.
Ha! je suis mort.

EURIALE.

Qu'as-tu?

MORON.

Je vous croyois la beste,
Dont à me diffamer j'ay veû la gueule preste,
Seigneur; & je ne puis revenir de ma peur.

EURIALE.

Qu'est-ce?

MORON.

O! que la Princesse est d'une étrange humeur,
Et qu'à suivre la Chasse & ses extravagances,
Il nous faut essuyer de sotes complaisances!
Quel diable de plaisir trouvent tous les Chasseurs,
De se voir exposez à mille & mille peurs;
Encore si c'estoit qu'on ne fust qu'à la Chasse
Des Liévres, des Lapins, & des jeunes Daims, passe;
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toûjours la fuite devant nous:
Mais aller attaquer de ces bestes vilaines,
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'est un sot passe-temps, que je ne puis souffrir.

EURIALE.

EURIALE.

Dy-nous donc ce que c'est ?

MORON, en se tournant.

Le penible exercice,
Où de nostre Princesse a volé le caprice !....
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour ;
Et la course des Chars se faisant en ce jour,
Il falloit affecter ce contre-temps de Chasse,
Pour mépriser ces jeux avec meilleure grace,
Et faire voir... Mais chut, achevons mon recit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.
Qu'ay-je dit ?

EURIALE.

Tu parlois d'exercice penible.

MORON.

Ah ! oüy. Succombant donc à ce travail horrible ;
Car en Chasseur fameux j'estois enharnaché,
Et dés le point du jour je m'estois découché ;
Je me suis écarté de tous en galant homme,
Et trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
J'essayois ma posture, & m'ajustant bien-tost,
Prenois déja mon ton pour ronfler comme il faut,
Lors qu'un murmure affreux m'a fait lever la veûë,
Et j'ay d'un vieux buisson de la forest touffuë
Veû sortir un Sanglier d'une énorme grandeur,
Pour...

EURIALE.

Qu'est-ce ?

MORON.

Ce n'est rien ; n'ayez point de frayeur :
Mais laissez-moy passer entre vous deux pour cause,
Je feray mieux en main pour vous conter la chose.
J'ay donc veû ce Sanglier, qui par nos gens chassé
Avoit d'un air affreux tout son poil herissé :
Ses deux yeux flamboyans ne lançoient que menace,
Et sa gueule faisoit une laide grimace,
Qui parmy de l'écume, à qui l'osoit presser,
Montroit de certains crocs... je vous laisse à penser.

A ce terrible aſpect j'ay ramaſſé mes armes ;
Mais le faux animal, ſans en prendre d'allarmes,
Eſt venu droit à moy, qui ne luy diſois mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu ?

MORON.

Quelque ſot ;
J'ay jetté tout par terre, & couru comme quatre.

ARBATE.

Fuïr devant un Sanglier, ayant dequoy l'abbatre,
Ce trait, Moron, n'eſt pas génereux...

MORON.

J'y conſens :
Il n'eſt pas génereux, mais il eſt de bon ſens.

ARBATE.

Mais par quelques exploits, ſi l'on ne s'éterniſe......

MORON.

Je ſuis voſtre valet : & j'ayme mieux qu'on diſe,
C'eſt icy qu'en fuïant, ſans ſe faire prier,
Moron ſauva ſes jours des fureurs d'un Sanglier ;
Que ſi l'on y diſoit, Voilà l'illuſtre place,
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontant d'un Sanglier l'impetueux effort,
Par un coup de ſes dents vit terminer ſon ſort.

EURIALE.

Fort bien....

MORON.

Oüy, j'ayme mieux, n'en déplaiſe à la gloire,
Vivre au monde deux jours, que mille ans dans l'hiſtoire.

EURIALE.

En effet, ton trépas fâcheroit tes amis.
Mais ſi de ta frayeur ton eſprit eſt remis,
Puis-je te demander ſi du feu qui me brûle.....

MORON.

Il ne faut point, Seigneur, que je vous dissimule,
Je n'ay rien fait encor, & n'ay point rencontré
De temps pour luy parler qui fût selon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives;
Mais souvent on rabat nos libres tentatives.
Le discours de vos feux est un peu délicat,
Et c'est chez la Princesse une affaire d'état.
Vous sçavez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la teste une Philosophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traitte l'Amour de Déïté de rien:
Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
Il me faut manier la chose avec adresse;
Car on doit regarder comme l'on parle aux grans,
Et vous estes par fois d'assez fâcheuses gens.
Laissez-moy doucement conduire cette trame;
Je me sens là pour vous un zele tout de flâme.
Vous estes né mon Prince, & quelques autres nœuds
Pourroient contribüer au bien que je vous veux.
Ma mere dans son temps passoit pour assez belle,
Et naturellement n'estoit pas fort cruelle.
Feu vostre Pere alors, ce Prince généreux,
Sur la galanterie estoit fort dangereux;
Et je sçay qu'Elpenor, qu'on appelloit mon Pere,
A cause qu'il estoit le mary de ma Mere,
Contoit pour grand honneur aux Pasteurs d'aujourd'huy,
Que le Prince autrefois estoit venu chez luy,
Et que durant ce temps il avoit l'avantage
De se voir salüé de tous ceux du village.
Baste, quoy qu'il en soit je veux par mes travaux....
Mais voicy la Princesse, & deux de vos Rivaux.

SCENE TROISIEME.

LA Princesse d'Elide parut en suite, avec les Princes de Messene & de Pyle, lesquels firent remarquer en eux des caracteres bien differens de celuy du Prince d'Ithaque, & luy cederent dans le cœur de la Princesse tous les avantages qu'il y pouvoit desirer. Cette aimable Princesse ne témoigna pas pourtant que le merite de ce Prince eust fait aucune impression sur son esprit, & qu'elle l'eust quasi remarqué. Elle témoigna toûjours, comme une autre Diane, n'aimer que la Chasse & les Forests; & lors que le Prince de Messene voulut luy faire valoir le service qu'il luy avoit rendu, en la défaisant d'un fort grand Sanglier qui l'avoit attaquée, elle luy dit, que sans rien diminüer de sa reconnoissance, elle trouvoit son secours d'autant moins considerable, qu'elle en avoit tué toute seule d'aussi furieux, & fût peut-estre bien encore venuë à bout de celuy-cy.

LA PRINCESSE & sa suite. ARISTOMENE. THEOCLE. EURIALE. ARBATE. MORON.

ARISTOMENE.

REPROCHEZ-*vous, Madame, à nos justes allarmes*
Ce peril dont tout deux avons sauvé vos charmes?
J'aurois pensé pour moy, qu'abbatre sous nos coups
Ce Sanglier qui portoit sa fureur jusqu'à vous,
Estoit une avanture, ignorant vostre Chasse,
Dont à nos bons destins nous deussions rendre grace:
Mais à cette froideur je connois clairement,
Que je dois concevoir un autre sentiment,
Et quereller du sort la fatale puissance,
Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.

THEOCLE.

Pour moy je tiens, Madame, à sensible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis consentir, malgré vostre murmure,
A quereller le sort d'une telle avanture.

D'un

D'un objet odieux je sçay que tout déplaist ;
Mais deût vostre couroux estre plus grand qu'il n'est,
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un peril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

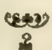
Et pensez-vous, Seigneur, puis qu'il me faut parler,
Qu'il eût en ce peril dequoy tant m'ébranler?
Que l'arc, & que le dard, pour moy si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes?
Et que je fasse enfin mes plus frequens emplois
De parcourir nos monts, nos plaines, & nos bois,
Pour n'oser en chassant concevoir l'esperance,
De suffire moy seule à ma propre défense?
Certes, avec le temps j'aurois bien profité,
De ces soins assidus dont je fais vanité,
S'il falloit que mon bras, dans une telle queste,
Ne pûst pas triompher d'une chetive beste.
Du moins, si pour prétendre à de sensibles coups,
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moy la gloire,
Et me faites tous deux cette grace de croire,
Seigneurs, que quel que fût le Sanglier d'aujourd'huy,
J'en ay mis bas, sans vous, de plus méchans que luy.

THEOCLE.

Mais, Madame....

LA PRINCESSE.

Et bien soit; je voy que vostre envie,
Est de persuader que je vous dois la vie.
J'y consens. Oüy, sans vous c'estoit fait de mes jours:
Je rends de tout mon cœur grace à ce grand secours;
Et je vais de ce pas au Prince, pour luy dire
Les bontez que pour moy vostre amour vous inspire.



SCENE QUATRIÉME.

EURIALE. MORON. ARBATE.

MORON.

HEU! *a-t-on jamais veû de plus farouche esprit?*
De ce vilain Sanglier l'heureux trépas l'aigrit:
O comme volontiers j'aurois d'un beau salaire
Récompensé tantost qui m'en eût sceû défaire!

ARBATE.

Je vous voy tout pensif, Seigneur, de ses dédains;
Mais ils n'ont rien qui doive empescher vos desseins:
Son heure doit venir, & c'est à vous possible,
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON.

Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux;
Et je....

EURIALE.

Non, ce n'est plus, Moron, ce que je veux.
Garde-toy de rien dire, & me laisse un peu faire;
J'ay resolu de prendre un chemin tout contraire.
Je voy trop que son cœur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner;
Et le Dieu qui m'engage à soûpirer pour elle,
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle.
Oüy, c'est luy d'où me vient ce soudain mouvement,
Et j'en attens de luy l'heureux évenement.

ARBATE.

Peut-on sçavoir, Seigneur, par où vostre esperance?

EURIALE.

Tu le vas voir: allons, & garde le silence.

Fin du premier Acte.

DEUXIE'ME INTERMEDE.

ARGUMENT.

L'AGREABLE Moron laiſſa aller le Prince, pour parler de ſa paſſion naiſſante aux bois & aux rochers; & faiſant retentir par tout le beau nom de ſa Bergere Philis, un Echo ridicule luy répondant bizarement, il y prit ſi grand plaiſir, que riant en cent maniéres, il fit répondre autant de fois cét Echo, ſans témoigner d'en eſtre ennuyé. Mais un Ours vint interrompre ce beau divertiſſement, & le ſurprit ſi fort par cette veûë peu attenduë, qu'il donna des ſenſibles marques de ſa peur. Il luy fit faire devant l'Ours toutes les ſoûmiſſions dont il ſe pût aviſer, pour l'adoucir. Enfin, ſe jettant à un arbre pour y monter; comme il vit que l'Ours y vouloit grimper auſſi bien que luy, il cria au ſecours d'une voix ſi haute, qu'elle attira huit Païſans armez de baſtons à deux bouts & d'épieux, pendant qu'un autre Ours parut en ſuite du premier. Il ſe fit un Combat, qui finit par la mort d'un des Ours, & par la fuite de l'autre.

SCENE PREMIE'RE.

MORON.

JUSQU'AU *revoir. Pour moy je reſte icy, & j'ay une petite converſation à faire avec ces arbres & ces rochers.*

Bois, prez, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint bleſme,
Si vous ne le ſçavez, je vous apprens que j'aime.
Philis eſt l'objet charmant,
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et je devins ſon amant,
La voyant traire une Vache.
Ses doigts tout pleins de lait, & plus blancs mille fois,
Preſſoient les bouts du pis d'une grace admirable.
Ouf! cette idée eſt capable
De me réduire aux abois.

Ah ! Philis, Philis, Philis.
Ah ! hem. ah ah ah ! hi hi hi. oh oh oh oh.
Voilà un echo qui est boufon. Hom hom hom. ha ha ha ha ha. vh vh vh. Voilà un echo qui est boufon.

SCENE DEUXIEME.

UN OURS. MORON.

MORON.

AH ! Monsieur l'Ours, je suis vostre serviteur de tout mon cœur. De grace, épargnez-moy. Je vous asseûre que je ne vaux rien du tout à manger. Je n'ay que la peau & les os ; & je voy de certaines gens là-bas qui seroient bien mieux vostre affaire. Eh! Eh! Eh! Monseigneur, tout doux s'il vous plaist. La la la la. ah ! Monseigneur, que vostre Altesse est jolie & bien faite : elle a tout-à-fait l'air galant, & la taille la plus mignonne du monde. Ah beau poil ! belle teste ! beaux yeux brillans & bien fendus ! ah beau petit nez ! belle petite bouche ! petites quenotes jolies ! ah belle gorge ! belles petites menottes ! petits ongles bien faits ! A l'aide, au secours, je suis mort, misericorde ; pauvre Moron, ah mon Dieu ! & viste, à moy, à moy, je suis perdu. Eh, Messieurs, ayez pitié de moy. Bon, Messieurs, tuez-moy ce vilain animal-là. O Ciel! daigne les assister. Bon le voilà qui fuït ; le voilà qui s'arreste, & qui se jette sur eux. Bon, en voilà un qui vient de luy donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de luy. Courage, ferme, allons, mes amis. Bon, poussez fort ; encore, ah ! le voilà qui est à terre ; c'en est fait, il est mort : descendons maintenant, pour luy donner cent coups. Serviteur, Messieurs ; je vous rends grace de m'avoir delivré de cette beste : maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, & en triompher avec vous.

Les Chasseurs paroissent.

Ces heureux Chasseurs n'eûrent pas plûtost remporté cette victoire, que Moron, devenu brave par l'éloignement du peril, voulut aller donner mille coups à la beste, qui n'estoit plus en estat de se défendre, & fit tout ce qu'un fanfaron, qui n'auroit pas esté trop hardy, eust pû faire en cette occasion ; & les Chasseurs, pour témoigner leur joie, danserent une fort belle Entrée. C'estoient les Sieurs Chicanneau, Baltazard, Noblet, Bonard, Manceau, Magny, & la Pierre.

ACTE

ACTE DEUXIÉME.

ARGUMENT.

LE Prince d'Ithaque & la Princesse eûrent une conversation fort galante sur la Course des Chars qui se préparoit. Elle avoit dit auparavant à une des Princesses ses Parentes, que l'insensibilité du Prince d'Ithaque luy donnoit de la peine, & luy estoit honteuse ; qu'encore qu'elle ne voulust rien aimer, il estoit bien fâcheux de voir qu'il n'aimoit rien ; & que quoy-qu'elle eust résolu de n'aller point voir les Courses, elle s'y vouloit rendre, dans le dessein de tâcher à triompher de la liberté d'un homme qui la cherissoit si fort. Il estoit facile de juger que le merite de ce Prince produisoit son effet ordinaire ; que ses belles qualitez avoient touché ce cœur superbe, & commencé à fondre une partie de cette glace qui avoit résisté jusques alors à toutes les ardeurs de l'Amour : & plus il affectoit (par le conseil de Moron qu'il avoit gagné, & qui connoissoit fort le cœur de la Princesse) de paroistre insensible, quoy-qu'il ne fût que trop amoureux, plus la Princesse se mettoit dans la teste de l'engager, quoy-qu'elle n'eust pas fait dessein de s'engager elle-mesme. Les Princes de Messene & de Pyle prirent lors congé d'elle, pour s'aller préparer aux Courses, & luy parlant de l'esperance qu'ils avoient de vaincre, par le desir qu'ils sentoient de luy plaire : celuy d'Ithaque luy témoigna au contraire, que n'ayant jamais rien aimé, il alloit essayer à vaincre pour sa propre satisfaction ; ce qui la picqua encore davantage, & qui l'engagea à vouloir soûmettre un cœur déja assez soûmis, mais qui sçavoit déguiser ses sentimens le mieux du monde.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE. AGLANTE. CINTHIE.

LA PRINCESSE.

OUY, *j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux:*
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux ;
Et de tous nos Palais la sçavante structure
Cede aux simples beautez qu'y forme la nature.

Ces Arbres, ces Rochers, cette Eau, ces Gazons frais
Ont pour moy des appas à ne lasser jamais.

AGLANTE.

Je cheris comme vous ces retraites tranquilles,
Où l'on se vient sauver de l'embaras des Villes:
De mille objets charmans ces lieux sont embellis;
Et ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Elis,
La douce passion de fuïr la multitude
Rencontre une si belle & vaste solitude.
Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatans,
Vos retraites icy me semblent hors de temps;
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique,
Que chaque Prince a fait pour la feste publique.
Ce spectacle pompeux de la course des Chars
Devroit bien meriter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma presence,
Et que dois-je aprés tout à leur magnificence?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'aquerir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir:
Mais quelque espoir qui flate un projet de la sorte,
Je me tromperay fort, si pas un d'eux l'emporte.

CINTHIE.

Jusques-à-quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocens desseins qu'on a de le toucher,
Et regarder les soins que pour vous on se donne,
Comme autant d'attentats contre vostre personne?
Je sçay qu'en défendant le party de l'Amour,
On s'expose chez vous à faire mal sa cour:
Mais ce que par le sang j'ay l'honneur de vous estre,
S'oppose aux duretez que vous faites paroistre,
Et je ne puis nourrir d'un flateur entretien
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flâme,
Qu'un merite éclatant allume dans une aime?
Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissoit l'Amour?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre;
Et vivre sans aimer, n'est pas proprement vivre.

AVIS.

LE dessein de l'Autheur estoit de traiter ainsi toute la Comedie : mais un commandement du Roy qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever tout le reste en prose, & de passer legerement sur plusieurs Scenes, qu'il auroit étenduës davantage, s'il avoit eû plus de loisir.

AGLANTE.

Pour moy, je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie; qu'il est necessaire d'aimer, pour vivre heureusement; & que tous les plaisirs sont fades, s'il ne s'y mesle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous bien toutes deux, estant ce que vous estes, prononcer ces paroles? Et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que foiblesse, & qu'emportement, & dont tous les desordres ont tant de répugnance avec la gloire de nostre sexe? J'en prétens soûtenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, & ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprés de nous, pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces soûpirs, tous ces hommages, tous ces respects sont des embusches qu'on tend à nostre cœur, & qui souvent l'engagent à commettre des lâchetez. Pour moy, quand je regarde certains exemples, & les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle etend sa puissance; je sens tout mon cœur qui s'émeut; & je ne puis souffrir qu'une ame qui fait profession d'un peu de fierté, ne trouve pas une honte horrible à de telles foiblesses.

CINTHIE.

Eh! Madame, il est de certaines foiblesses qui ne sont point honteuses, & qu'il est beau mesme d'avoir dans les plus hauts degrez de gloire. J'espere que vous changerez un jour de pensée; & s'il plaist au Ciel, nous verrons vostre cœur avant qu'il soit peu....

LA PRINCESSE.

Arrestez, n'achevez pas ce souhait étrange: j'ay une horreur trop invincible pour ces sortes d'abbaissemens; & si jamais

j'estois capable d'y descendre, je serois personne sans doute à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde, Madame: l'Amour sçait se venger des mépris que l'on fait de luy, & peut-estre....

LA PRINCESSE.

Non, non, je brave tous ses traits; & le grand pouvoir qu'on luy donne, n'est rien qu'une chimere, qu'une excuse des foibles cœurs, qui le font invincible, pour authoriser leur foiblesse.

CINTHIE.

Mais enfin toute la terre reconnoist sa puissance; & vous voyez que les Dieux mesmes sont assujettis à son empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois; & que Diane mesme, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soûpirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques sont toûjours meslées d'erreur. Les Dieux ne sont point faits comme se les fait le vulgaire; & c'est leur manquer de respect, que de leur attribuer les foiblesses des hommes.

SCENE DEUXIEME.

MORON. LA PRINCESSE. AGLANTE. CINTHIE. PHILIS.

AGLANTE.

VIEN, approche Moron; vien nous aider à défendre l'Amour contre les sentimens de la Princesse.

LA PRINCESSE.

Voilà vostre party fortifié d'un grand défenseur.

MORON.

Ma foy, Madame, je croy qu'aprés mon exemple il n'y a plus rien à dire, & qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de

de l'Amour. J'ay bravé ses armes assez long-temps, & fait de mon drôle comme un autre; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, & vous avez une traîtresse qui m'a rendu plus doux qu'un Agneau. Aprés cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer; & puisque j'ay bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

CINTHIE.

Quoy! Moron se mesle d'aimer?

MORON.

Fort bien.

CINTHIE.

Et de vouloir estre aimé?

MORON.

Et pourquoy non? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela? Je pense que ce visage est assez passable; & que pour le bel air, Dieu mercy, nous ne le cedons à personne.

CINTHIE.

Sans doute; on auroit tort.....

SCENE TROISIE'ME.

LYCAS. LA PRINCESSE. AGLANTE. CINTHIE. PHILIS. MORON.

LYCAS.

MADAME, *le Prince vostre Pere vient vous trouver icy, & conduit avec luy les Princes de Pyle, & d'Ithaque, & celuy de Messene.*

LA PRINCESSE.

O Ciel! que prétend-il faire en me les amenant? Auroit-il résolu ma perte, & voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux?

SCENE QUATRIEME.

LE PRINCE. EURIALE. ARISTOMENE. THEOCLE. LA PRINCESSE. AGLANTE. CINTHIE. PHILIS. MORON.

LA PRINCESSE.

SEIGNEUR, *je vous demande la licence de prévenir par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux veritez, Seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, & dont je puis vous asseûrer également. L'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moy, & que vous ne sçauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitost par une obeïssance aveugle. L'autre, que je regarde l'Hymenée ainsi que le trépas, & qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle. Me donner un mary, & me donner la mort, c'est une mesme chose: mais vostre volonté va la premiére, & mon obeïssance m'est bien plus chere que ma vie. Aprés cela parlez, Seigneur; prononcez librement ce que vous voulez.*

LE PRINCE.

Ma Fille, tu as tort de prendre de telles allarmes, & je me plains de toy qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais Pere, pour vouloir faire violence à tes sentimens, & me servir tiranniquement de la puissance que le Ciel me donne sur toy. Je souhaite à la verité que ton cœur puisse aimer quelqu'un. Tous mes vœux seroient satisfaits, si cela pouvoit arriver; & je n'ay proposé les Festes & les Jeux que je fais celebrer icy, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grece a d'illustre, & que parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où arrester tes yeux, & déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au Ciel autre bonheur, que celuy de te voir un époux. J'ay, pour obtenir cette grace, fait encore ce matin un sacrifice à Venus; & si je sçais bien expliquer le langage des Dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoy-qu'il en soit, je veux en user avec toy en Pere, qui cherit sa Fille. Si tu trouves où attacher tes vœux; ton choix sera le mien, & je ne considereray ny interests d'Estat, ny avantages d'alliance. Si ton cœur demeure sensible; je n'entreprendray point de le forcer. Mais au

moins sois complaisante aux civilitez qu'on te rend, & ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur. Traite ces Princes avec l'estime que tu leur dois; reçois avec reconnoissance les témoignages de leur zele; & viens voir cette Course où leur adresse va paroistre.

THEOCLE.

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette Course: mais, à vous dire vrai, j'ay peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas vostre cœur qu'on y doit disputer.

ARISTOMENE.

Pour moy, Madame, vous estes le seul prix que je me propose par tout. C'est vous que je croy disputer dans ces combats d'adresse; & je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette Course, que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de vostre cœur.

EURIALE.

Pour moy, Madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée. Comme j'ay fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prens ne vont point où tendent les autres. Je n'ay aucune prétention sur vostre cœur; & le seul honneur de la Course est tout l'avantage où j'aspire. Ils la quittent.

LA PRINCESSE.

D'où sort cette fierté, où l'on ne s'attendoit point? Princesses, que dites-vous de ce jeune Prince? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?

AGLANTE.

Il est vrai que cela est un peu fier.

MORON.

Ah! quelle brave botte il vient là de luy porter!

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaisir d'abbaisser son orgueïl, & de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CINTHIE.

Comme vous estes accoustumée à ne jamais recevoir que des

hommages & des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre à la verité.

LA PRINCESSE.

Je vous avouë que cela m'a donné de l'émotion, & que je souhaiterois fort de trouver les moyens de chastier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette Course; mais j'y veux aller exprés, & employer toute chose pour luy donner de l'amour.

CINTHIE.

Prenez garde, Madame; l'entreprise est perilleuse: & lors qu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

Ah! n'apprehendez rien, je vous prie; allons, je vous répons de moy.

Fin du deuxiéme Acte.

TROISIE'ME

TROISIE'ME INTERMEDE.

SCENE PREMIE'RE.

MORON. PHILIS.

MORON.

PHILIS, *demeure icy.*

PHILIS.

Non; laisse-moy suivre les autres.

MORON.

Ah, cruelle! si c'estoit Tircis qui t'en priast, tu demeurerois bien viste.

PHILIS.

Cela se pourroit faire; & je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon conte avec l'un qu'avec l'autre: car il me divertit avec sa voix; & toy, tu m'étourdis de ton caquet. Lors que tu chanteras aussi-bien que luy, je te promets de t'écouter.

MORON.

Eh! demeure un peu.

PHILIS.

Je ne sçaurois.

MORON.

De grace.

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON.

Je ne te laisseray point aller.

PHILIS.

Ah! que de façons.

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à estre avec toy.

PHILIS.

Et bien, oüy; j'y demeureray, pourveû que tu me promette une chose.

MORON.

Et quelle?

PHILIS.

De ne point parler du tout.

MORON.

Eh! Philis.

PHILIS.

A moins que de cela, je ne demeureray point avec toy.

MORON.

Veux-tu me.....

PHILIS.

Laisse-moy aller.

MORON.

Et bien, oüy; demeure, je ne diray mot.

PHILIS.

Prens-y bien garde au moins; car à la moindre parole, je prends la fuite.

MORON.

Il fait une Scene de gestes.

Soit. Ah! Philis.... Eh.... Elle s'enfuit, & je ne sçaurois l'attraper. Voilà ce que c'est. Si je sçavois chanter, j'en ferois bien mieux mes affaires. La pluspart des Femmes aujourd'huy se laissent prendre par les oreilles. Elles sont cause que tout le monde se mesle de Musique; & l'on ne réüssit auprés d'elles, que par les petites chansons, & les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter, pour faire comme les autres. Bon, voicy justement mon homme.

SCENE DEUXIE'ME.

SATYRE. MORON.

SATYRE.

LA, *la, la.*

MORON.

Ah! Satyre mon ami, tu ſçais bien ce que tu m'as promis il y a long-temps; apprens-moy à chanter, je te prie.

SATYRE.

Je le veux; mais auparavant écoute une chanſon que je viens de faire.

MORON.

Il eſt ſi accoûtumé à chanter, qu'il ne ſçauroit parler d'autre façon. Allons, chante; j'écoute.

SATYRE.

Je portois....

MORON.

Une chanſon, dis-tu?

SATYRE.

Je port....

MORON.

Une chanſon à chanter?

SATYRE.

Je port.....

MORON.

Chanſon amoureuſe, peſte.

SATYRE.

JE *portois dans une cage*
Deux moineaux que j'avois pris,
Lors que la jeune Cloris
Fit dans un ſombre bocage
Briller, à mes yeux ſurpris,
Les fleurs de ſon beau viſage.

Helas! dis-je aux moineaux, en recevant les coups
De ses yeux si sçavans à faire des conquestes:
Consolez-vous, pauvres petites bestes;
Celuy qui vous a pris, est bien plus pris que vous.

Moron ne fut pas satisfait de cette Chanson, quoy-qu'il la trouvast jolie : il en demanda une plus passionnée ; & priant le Satyre de luy dire celle qu'il luy avoit oüy chanter quelques jours auparavant, il continua ainsi.

DANS *vos chants si doux,*
Chantez à ma belle,
Oiseaux, chantez tous
Ma peine mortelle:
Mais si la cruelle
Se met en courroux,
Au recit fidelle
Des maux que je sens pour elle:
Oiseaux, taisez-vous,
Oiseaux, taisez-vous.

Cette seconde Chanson ayant touché Moron fort sensiblement, il pria le Satyre de luy apprendre à chanter, & luy dit:

Ah, qu'elle est belle! apprens-là moy.

SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

SATYRE.

Fa, Fa, Fa, Fa.

MORON.

Fa, toy-mesme.

Le Satyre s'en mit en colere; & peu à peu se mettant en posture d'en venir à des coups de poing, les Violons reprirent un Air, sur lequel ils danserent une plaisante entrée.

ACTE

ACTE TROISIE'ME.

ARGUMENT.

LA Princesse d'Elide estoit cependant dans d'étranges inquiétudes. Le Prince d'Ithaque avoit gagné le prix des Courses. Elle avoit dans la suite de ce divertissement fait des merveilles à chanter & à la danse, sans qu'il parust que ces dons de la nature & de l'art eussent esté quasi remarquez par le Prince d'Itaque. Elle en fit de grandes plaintes à la Princesse sa parente. Elle en parla à Moron, qui fit passer cét insensible pour un brutal. Et enfin, le voyant arriver luy-mesme, elle ne pût s'empescher de luy en toucher fort serieusement quelque chose. Il luy répondit ingenument qu'il n'aimoit rien; & que, hors l'amour de sa liberté, & les plaisirs qu'elle trouvoit si agréables de la solitude & de la Chasse, rien ne le touchoit.

SCENE PREMIE'RE.

LA PRINCESSE. AGLANTE. CINTHIE. PHILIS.

CINTHIE.

IL *est vray, Madame, que ce jeune Prince a fait voir une adresse non commune; & que l'air dont il a paru a esté quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course; mais je doute fort qu'il en sorte avec le mesme cœur qu'il y a porté. Car enfin, vous luy avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre; & sans parler de tout le reste, la grace de vostre danse, & la douceur de vostre voix ont eû des charmes aujourd'huy à toucher les plus insensibles.*

LA PRINCESSE.

Le voicy qui s'entretient avec Moron; nous sçaurons un peu de quoy il luy parle. Ne rompons point encore leur entretien, & prenons cette route, pour revenir à leur rencontre.

SCENE DEUXIEME.

EURIALE. MORON. ARBATE.

EURIALE.

AH! *Moron, je te l'avouë; j'ay esté enchanté, & jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux & mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vray: mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, & des graces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautez. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ny ses yeux ne se sont armez de traits plus vifs & plus perçans. La douceur de sa voix a voulu se faire paroistre dans un Air tout charmant qu'elle a daigné chanter; & les sons merveilleux qu'elle formoit, passoient jusqu'au fond de mon ame, & tenoient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater en suite une disposition toute divine; & ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçoient d'aimables caracteres, qui m'enlevoient hors de moy-mesme, & m'attachoient, par des nœuds invincibles, aux doux & justes mouvemens, dont tout son corps suivoit les mouvemens de l'harmonie. Enfin, jamais ame n'a eû de plus puissantes émotions que la mienne; & jay pensé plus de vingt fois oublier ma résolution, pour me jetter à ses pieds, & luy faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle.*

MORON.

Donnez-vous-en bien de garde, Seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde; & je me trompe fort, si elle ne vous réüssit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre: nous les gastons par nos douceurs; & je croy tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects & ces soûmissions, où les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voicy la Princesse, qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-

vous icy dans ces petites routes, ſans faire aucun ſemblant d'avoir envie de la joindre ; & ſi vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous ſera poßible.

SCENE TROISIE'ME.

LA PRINCESSE. MORON.

LA PRINCESSE.

TU *as donc familiarité, Moron, avec le Prince d'Ithaque?*

MORON.

Ah! Madame, il y a long-temps que nous nous connoiſſons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'eſt pas venu juſqu'icy, & qu'il a pris cette autre route, quand il m'a veuë?

MORON.

C'eſt un homme bizarre, qui ne ſe plaiſt qu'à entretenir ſes penſées.

LA PRINCESSE.

Eſtois-tu tantoſt au compliment qu'il m'a fait?

MORON.

Oüy, Madame, j'y eſtois; & je l'ay trouvé un peu impertinent, n'en déplaiſe à ſa Principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moy, je le confeſſe, Moron: cette fuite m'a choquée; & j'ay toutes les envies du monde de l'engager, pour rabbatre un peu ſon orgueïl.

MORON.

Ma foy, Madame, vous ne feriez pas mal; il le meriteroit bien: mais, à vous dire vray, je doute fort que vous y puißiez réüßir.

LA PRINCESSE.

Comment?

MORON.

Comment? c'est le plus orgueïlleux petit vilain que vous ayez jamais veû. Il luy semble qu'il n'y a personne au monde qui le merite, & que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moy?

MORON.

Luy? non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix, & de ma danse?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes, ce mépris est choquant; & je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON.

Il n'estime & n'aime que luy.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne fasse, pour le soûmettre comme il faut.

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur, & plus insensible que luy.

LA PRINCESSE.

Le voilà.

MORON.

Voyez-vous comme il passe sans prendre garde à vous?

LA PRINCESSE.

De grace, Moron, va le faire aviser que je suis icy, & l'oblige a me venir aborder.

SCENE

SCENE QUATRIEME.

LA PRINCESSE. EURIALE. MORON. ARBATE.

MORON.

SEIGNEUR, *je vous donne avis que tout va bien. La Princesse souhaite que vous l'abordiez: mais songez bien à continuër vostre rôle; & de peur de l'oublier, ne soyez pas long-temps avec elle.*

LA PRINCESSE.

Vous estes bien solitaire, Seigneur; & c'est une humeur bien extraordinaire que la vostre, de renoncer ainsi à nostre sexe, & de fuïr, à vostre âge, cette galanterie, dont se piquent tous vos pareils.

EURIALE.

Cette humeur, Madame, n'est pas si extraordinaire, qu'on n'en trouvast des exemples sans aller loin d'icy; & vous ne sçauriez condamner la résolution que j'ay prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentimens.

LA PRINCESSE.

Il y a grande difference; & ce qui sied bien à un sexe, ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, & conserve son cœur exempt des flâmes de l'amour; mais ce qui est vertu en elle, devient un crime dans un homme. Et comme la beauté est le partage de nostre sexe, vous ne sçauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont deûs, & commettre une offense, dont nous devons toutes nous ressentir.

EURIALE.

Je ne voy pas, Madame, que celles qui ne veulent point aimer, doivent prendre aucun interest à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas une raison, Seigneur; & sans vouloir aimer, on est toûjours bien-aise d'estre aimée.

EURIALE.

Pour moy, je ne ſuis pas de meſme; & dans le deſſein où je ſuis, de ne rien aimer, je ſerois fâché d'eſtre aimé.

LA PRINCESSE.

Et la raiſon?

EURIALE.

C'eſt qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, & que je ſerois fâché d'eſtre ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc, que pour fuïr l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimeroit?

EURIALE.

Moy, Madame, point du tout. Je dis bien que je ſerois fâché d'eſtre ingrat; mais je me réſoudrois plûtoſt de l'eſtre, que d'aimer.

LA PRINCESSE.

Telle perſonne vous aimeroit peut-eſtre, que voſtre cœur....

EURIALE.

Non, Madame, rien n'eſt capable de toucher mon cœur. Ma liberté eſt la ſeule maiſtreſſe à qui je conſacre mes vœux; & quand le Ciel emploieroit ſes ſoins à compoſer une beauté parfaite; quand il aſſembleroit en elle tous les dons les plus merveilleux, & du corps & de l'ame; enfin, quand il expoſeroit à mes yeux un miracle d'eſprit, d'adreſſe, & de beauté, & que cette perſonne m'aimeroit avec toutes les tendreſſes imaginables: je vous l'avoûë franchement, je ne l'aimerois pas.

LA PRINCESSE.

A-t-on jamais rien veû de tel?

MORON.

Peſte ſoit du petit brutal; j'aurois envie de luy bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE, parlant en ſoy.

Cét orgueïl me confond; & j'ay un tel dépit, que je ne me ſens pas.

MORON, parlant au Prince.

Bon, courage, Seigneur ; voilà qui va le mieux du monde.

EURIALE.

Ah! Moron, je n'en puis plus, & je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE.

C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURIALE.

Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, Madame, j'interromps vostre promenade, & mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

SCENE CINQUIE'ME.

LA PRINCESSE. MORON. PHILIS. TIRCIS.

MORON.

IL *ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.*

LA PRINCESSE.

Je donnerois volontiers tout ce que j'ay au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Je le croy.

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu point, Moron, me servir dans un tel dessein?

MORON.

Vous sçavez bien, Madame, que je suis tout à vostre service.

LA PRINCESSE.

Parle-luy de moy dans tes entretiens ; vante-luy adroitement ma personne, & les avantages de ma naissance ; & tâche d'ébran-

ler ſes ſentimens, par la douceur de quelque eſpoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MORON.

Laiſſez-moy faire.

LA PRINCESSE.

C'eſt une choſe qui me tient au cœur; je ſouhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il eſt bien fait, oüy, ce petit pendart-là. Il a bon air, bonne phiſionomie; & je croy qu'il ſeroit aſſez le fait d'une jeune Princeſſe.

LA PRINCESSE.

Enfin, tu peux tout eſperer de moy, ſi tu trouves moyen d'enflâmer pour moy ſon cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne ſe puiſſe faire. Mais, Madame, s'il venoit à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaiſt?

LA PRINCESSE.

Ah! ce ſeroit lors que je prendrois plaiſir à triompher pleinement de ſa vanité, à punir ſon mépris par mes froideurs, & à exercer ſur luy toutes les cruautez que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne ſe rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, il faut faire en ſorte qu'il ſe rende.

MORON.

Non, il n'en fera rien; je le connois, ma peine ſera inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute choſe, & éprouver ſi ſon ame eſt entiérement inſenſible. Allons, je veux luy parler, & ſuivre une pensée qui vient de me venir.

Fin du troiſiéme Acte.

QUATRIE'ME

QUATRIE'ME INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

PHILIS. TIRCIS.

PHILIS.

VIEN, *Tircis, laißons-les aller, & me dis un peu ton martyre de la façon que tu sçais faire. Il y a long-temps que tes yeux me parlent; mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.*

TIRCIS en chantant.

TU *m'écoutes, helas! dans ma triste langueur;*
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille!
Et je touche ton oreille,
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'est déja quelque chose que de toucher l'oreille, & le temps amene tout. Chante-moy cependant quelque plainte nouvelle que tu ayes composée pour moy.

SCENE DEUXIE'ME.

MORON. PHILIS. TIRCIS.

MORON.

AH! *ah! je vous y prens, cruelle; vous vous écartez des autres, pour ouïr mon rival.*

PHILIS.

Ouï, je m'écarte pour cela; je te le dis encore. Je me plais avec luy; & l'on écoute volontiers les amans, lors qu'ils se plaignent außi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme luy? je prendrois plaisir à t'écouter.

MORON.

Si je ne sçay chanter, je sçay faire autre chose; & quand....

PHILIS.

Tais-toy ; je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

MORON.

Ah ! cruelle . . . .

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettray en colere.

TIRCIS.

ARBRES *épais, & vous prez émaillez:*
La beauté dont l'Hiver vous avoit dépoüillez,
Par le Printemps vous est renduë :
Vous reprenez tous vos appas ;
Mais mon ame ne reprend pas
La joye, helas ! que j'ay perduë.

MORON.

Morbleu, que n'ay-je de la voix. Ah ! nature marastre, pourquoy ne m'as-tu pas donné de quoy chanter comme à un autre?

PHILIS.

En verité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable ; & tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoy est-ce que je ne puis pas chanter? N'ay-je pas un estomach, un gosier, & une langue comme un autre? Oüi, oüi ; allons, je veux chanter aussi, & te montrer que l'Amour fait faire toutes choses. Voicy une chanson que j'ay faite pour toy.

PHILIS.

Oüi, dis ; je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron ; il n'y a qu'à avoir de la hardiesse.

MORON chante.

TON *extrême rigueur*
S'acharne sur mon cœur ;
Ah ! Philis, je trépasse :
Daignes me secourir ;
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir?
Vivat, Moron.

PHILIS.

Voilà qui est le mieux du monde. Mais, Moron, je souhaiterois bien d'avoir la gloire, que quelque Amant fût mort pour moy. C'est un avantage dont je n'ay point encore joüi; & je trouve que j'aimerois de tout mon cœur une personne, qui m'aimeroit assez pour se donner la mort.

MORON.

Tu aimerois une personne qui se tuëroit pour toy?

PHILIS.

Oüi.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui est fait; je te veux montrer que je me sçay tuër quand je veux.

TIRCIS chante.

Ah! quelle douceur extréme,
De mourir pour ce qu'on aime. bis

MORON.

C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS chante.

Courage, Moron; meurs promtement
En genereux Amant.

MORON.

Je vous prie de vous mesler de vos affaires, & de me laisser tuër à ma fantaisie. Allons, je vais faire honte à tous les Amans. Tien, je ne suis pas homme à faire tant de façons. Voy ce poignard; prens bien garde comme je vais me percer le cœur. Je suis vostre serviteur; quelque niais. Se riant de Tircis.

PHILIS.

Allons, Tircis; viens-t'en me redire à l'écho ce que tu m'as chanté.

ACTE QUATRIE'ME.

ARGUMENT.

LA Princesse esperant, par une feinte, pouvoir découvrir les sentimens du Prince d'Itaque, elle luy fit confidence qu'elle aimoit le Prince de Messene. Au lieu d'en paroistre affligé, il luy rendit la pareille, & luy fit connoistre que la Princesse sa parente luy avoit donné dans la veûë, & qu'il la demanderoit en mariage au Roy son Pere. A cette atteinte impréveuë cette Princesse perdit toute sa constance; & quoyqu'elle essaiast à se contraindre devant luy, aussitost qu'il fut sorti, elle demanda avec tant d'empressement à sa Cousine de ne recevoir point les services de ce Prince, & de ne l'épouser jamais, qu'elle ne pût le luy refuser. Elle s'en plaignit mesme à Moron, qui luy ayant dit assez franchement qu'elle l'aimoit donc, en fut chassé de sa presence.

SCENE PREMIERE.

EURIALE. LA PRINCESSE. MORON.

LA PRINCESSE.

PRINCE, *comme jusques-icy nous avons fait paroistre une conformité de sentimens, & que le Ciel a semblé mettre en nous mesmes attachemens pour nostre liberté, & mesme aversion pour l'Amour; je suis bien-aise de vous ouvrir mon cœur, & de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ay toûjours regardé l'Hymen comme une chose affreuse; & j'avois fait serment d'abandonner plûtost la vie, que de me résoudre jamais à perdre cette liberté pour qui j'avois des tendresses si grandes. Mais enfin, un moment a dissipé toutes ces résolutions. Le merite d'un Prince m'a frappé aujourd'huy les yeux; & mon ame tout d'un coup, comme par un miracle, est devenuë sensible aux traits de cette passion que j'avois toûjours méprisée. J'ay trouvé d'abord des raisons, pour authoriser ce changement; & je puis l'appuyer de la volonté de répondre aux ardentes sollicitations d'un Pere, & aux vœux de tout un Estat: mais,*

mais, à vous dire vray, je suis en peine du jugement que vous ferez de moy, & je voudrois sçavoir si vous condamnerez, ou non, le dessein que j'ay de me donner un Epoux.

EURIALE.

Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à vostre avis, que je veüille choisir?

EURIALE.

Si j'estois dans vostre cœur, je pourrois vous le dire: mais comme je n'y suis pas, je n'ay garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez, pour voir, & nommez quelqu'un.

EURIALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse?

EURIALE.

Je sçay bien, à vous dire vray, pour qui je le souhaiterois: mais avant que de m'expliquer, je dois sçavoir vostre pensée.

LA PRINCESSE.

Et bien, Prince, je veux bien vous la découvrir: je suis seûre que vous allez approuver mon choix; & pour ne vous point tenir en suspens davantage, le Prince de Messene est celuy de qui le merite s'est attiré mes vœux.

EURIALE.

O Ciel!

LA PRINCESSE.

Mon invention a réussi, Moron; le voilà qui se trouble.

MORON, parlant

à la Princesse, au Prince, à la Princesse, au Prince.

Bon, Madame. Courage, Seigneur. Il en tient. Ne vous défaites pas.

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas que j'ay raison, & que ce Prince a tout le merite qu'on peut avoir?

MORON au Prince.

Remettez-vous, & songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, & semblez interdit?

EURIALE.

Je le suis à la verité : & j'admire, Madame, comme le Ciel a pû former deux ames aussi semblables en tout que les nostres; deux ames en qui l'on ait veû une plus grande conformité de sentimens, qui ayent fait éclater dans le mesme temps une résolution à braver les traits de l'Amour, & qui dans le mesme moment ayent fait paroistre une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, Madame, puis que vostre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'Amour aujourd'hui s'est rendu maistre de mon cœur, & qu'une des Princesses, vos cousines, l'aimable & belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, Madame, que par cette égalité de défaite nous n'ayons rien a nous reprocher l'un & l'autre; & je ne doute point, que comme je vous louë infiniment de vostre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, & nous ne devons point differer à nous rendre tous deux contens. Pour moy, Madame, je vous sollicite de vos suffrages, pour obtenir celle que je souhaite, & vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au Prince vostre Pere.

MORON.

Ah digne! ah brave cœur!

SCENE DEUXIE'ME.

LA PRINCESSE. MORON.

LA PRINCESSE.

AH! *Moron, je n'en puis plus; & ce coup, que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.*

MORON.

Il est vray que le coup est surprenant ; & j'avois crû d'abord que vostre stratageme avoit fait son effet.

LA PRINCESSE.

Ah! ce m'est un dépit à me desesperer, qu'une autre ait l'avantage de soûmettre ce cœur que je voulois soûmettre.

SCENE TROISIEME.

LA PRINCESSE. AGLANTE. MORON.

LA PRINCESSE.

PRINCESSE, *j'ay à vous prier d'une chose, qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le Prince d'Ithaque vous aime, & veut vous demander au Prince mon Pere.*

AGLANTE.

Le Prince d'Ithaque, Madame!

LA PRINCESSE.

Oüi; il vient de m'en asseûrer luy-mesme, & m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir: mais je vous conjure de rejetter cette proposition, & de ne point prester l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, Madame, s'il estoit vray que ce Prince m'aimast effectivement, pourquoy, n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir....

LA PRINCESSE.

Non, Aglante, je vous le demande; faites-moy ce plaisir, je vous prie, & trouvez bon que n'ayant pû avoir l'avantage de le soûmettre, je luy dérobe la joye de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obéïr; mais je croirois que la conqueste d'un tel cœur ne seroit pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joye de me braver entiérement.

SCENE QUATRIE'ME.

ARISTOMENE. MORON. LA PRINCESSE. AGLANTE.

ARISTOMENE.

MADAME, je viens à vos pieds rendre grace à l'Amour de mes heureux destins, & vous témoigner avec mes transports, le ressentiment où je suis, des bontez surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soûmis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment?

ARISTOMENE.

Le Prince d'Ithaque, Madame, vient de m'asseûrer tout à l'heure que vostre cœur avoit eû la bonté de s'expliquer en ma faveur, sur ce celebre choix qu'attend toute la Grece.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche?

ARISTOMENE.

Oüi, Madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdy; & vous estes un peu trop credule, Prince, d'ajoûter foy si promtement à ce qu'il vous a dit. Une pareille nouvelle meriteroit bien, ce me semble, qu'on en doutast un peu de temps; & c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avois dite moy-mesme.

ARISTOMENE.

Madame, si j'ay esté trop promt à me persuader....

LA PRINCESSE.

De grace, Prince, brisons-là ce discours; & si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse joüir de deux momens de solitude.

SCENE

SCENE CINQUIE'ME.

LA PRINCESSE. AGLANTE. MORON.

LA PRINCESSE.

AH! *qu'en cette avanture, le Ciel me traite avec une rigueur étrange! Au moins, Princesse, souvenez-vous de la priére que je vous ay faite.*

AGLANTE.

Je vous l'ay dit déja, Madame; il faut vous obéïr.

MORON.

Mais, Madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point; & cependant vous ne voulez pas qu'il soit à un autre. C'est faire justement comme le chien du Jardinier.

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre; & si la chose estoit, je croy que j'en mourrois de déplaisir.

MORON.

Ma foy, Madame, avoüons la dette: vous voudriez qu'il fût à vous; & dans toutes vos actions, il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune Prince.

LA PRINCESSE.

Moy, je l'aime? O Ciel! je l'aime? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles? Sortez de ma veüe, impudent, & ne vous presentez jamais devant moy.

MORON.

Madame....

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'icy, vous dis-je, ou je vous en feray retirer d'une autre maniére.

MORON.

Ma foy son cœur en a sa provision, & ....

Il rencontre un regard de la Princesse, qui l'oblige à se retirer.

SCENE SIXIEME.

LA PRINCESSE.

De quelle émotion inconnuë ſens-je mon cœur atteint? & quelle inquiétude ſecrette eſt venu troubler tout d'un coup la tranquillité de mon ame? Ne ſeroit-ce point auſſi, ce qu'on vient de me dire, & ſans en rien ſçavoir, n'aimerois-je point ce jeune Prince? Ah! ſi cela eſtoit, je ſerois perſonne à me deſeſperer: mais il eſt impoſſible que cela ſoit, & je voy bien que je ne puis pas l'aimer. Quoy, je ſerois capable de cette lâcheté! J'ay veû toute la Terre à mes pieds, avec la plus grande inſenſibilité du monde. Les reſpects, les hommages & les ſoûmiſſions n'ont jamais pû toucher mon ame: & la fierté & le dédain en auroient triomphé! J'ay mépriſé tous ceux qui m'ont aimée: & j'aimerois le ſeul qui me mépriſe! Non, non, je ſçay bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raiſon à cela. Mais ſi ce n'eſt pas de l'amour que ce que je ſens maintenant, qu'eſt-ce donc que ce peut eſtre? Et d'où vient ce poiſon qui me court par toutes les veines, & ne me laiſſe point en repos avec moy-meſme? Sors de mon cœur, qui que tu ſois, ennemi qui te caches; attaque-moy viſiblement, & deviens à mes yeux la plus affreuſe beſte de tous nos bois, afin que mon dard & mes fléches me puiſſent défaire de toy. O vous, admirables perſonnes, qui par la douceur de vos chants avez l'art d'adoucir les plus fâcheuſes inquiétudes, approchez-vous d'icy, de grace; & tâchez de charmer avec voſtre muſique le chagrin où je ſuis.

Fin du quatriéme Acte.

CINQUIE'ME INTERMEDE.

CLIMENE. PHILIS.

CLIMENE.

CHERE *Philis, dis-moy, que crois-tu de l'Amour?*

PHILIS.

Toy-mesme, qu'en crois-tu, ma compagne fidelle?

CLIMENE.

On m'a dit que sa flâme est pire qu'un Vautour;
Et qu'on souffre en aimant une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle;
Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.

CLIMENE.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

CLIMENE & PHILIS, ensemble.

Aimons: c'est le vray moyen
De sçavoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS.

Cloris vante par tout l'Amour & ses ardeurs.

CLIMENE.

Amarante pour luy verse en tous lieux des larmes.

PHILIS.

Si de tant de tourmens il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à luy rendre les armes?

CLIMENE.

Si sa flâme, Philis, est si pleine de charmes,
Pourquoy nous défend-on d'en goûter les douceurs?

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

CLIMENE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons: c'est le vray moyen
De sçavoir ce qu'on en doit croire.

La Princesse les interrompit en cét endroit, & leur dit:

Achevez seules si vous voulez, je ne sçaurois demeurer en repos; & quelque douceur qu'ayent vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.



ACTE CINQUIE'ME.

ARGUMENT.

IL se passoit dans le cœur du Prince de Messene des choses bien differentes. La joie que luy avoit donné le Prince d'Ithaque, en luy apprenant malicieusement qu'il estoit aimé de la Princesse, l'avoit obligé de l'aller trouver avec une inconsideration, que rien qu'une extréme amour, ne pouvoit excuser ; mais il en avoit esté receû d'une maniére bien differente à ce qu'il esperoit. Elle luy demanda, qui luy avoit appris cette nouvelle. Et quand elle eût sceû que ç'avoit esté le Prince d'Ithaque, cette connoissance augmenta cruellement son mal, & luy fit dire, à demi desesperée, c'est un étourdi ; & ce mot étourdit si fort le Prince de Messene, qu'il sortit tout confus, sans luy pouvoir répondre.

La Princesse d'un autre costé alla trouver le Roy son Pere, qui venoit de paroistre avec le Prince d'Ithaque, & qui luy témoignoit, non-seulement la joie qu'il auroit eûë de le voir entrer dans son alliance, mais l'opinion qu'il commençoit d'avoir que sa fille ne le haïssoit pas. Elle ne fût pas plûtost auprés de luy, que se jettant à ses pieds, elle luy demanda, pour la plus grande faveur qu'elle en pust jamais recevoir, que le Prince d'Ithaque n'épousast jamais la Princesse. Ce qu'il luy promit solennellement. Mais il luy dit que si elle ne vouloit point qu'il fût à une autre, il falloit qu'elle le prist pour elle. Elle luy répondit, il ne le voudroit pas ; mais d'une maniére si passionnée, qu'il estoit aisé de connoistre les sentimens de son cœur. Alors le Prince, quittant toute sorte de feinte, luy confessa son amour, & le stratageme dont il s'estoit servi, pour venir au point où il se voyoit alors, par la connoissance de son humeur. La Princesse luy donnant la main, le Roy se tourna vers les deux Princes de Messene & de Pyle, & leur demanda si ses deux parentes, dont le merite n'estoit pas moindre que la qualité, ne seroient point capables de les consoler de leur disgrace. Ils luy répondirent que l'honneur de son alliance faisant tous leurs souhaits, ils ne pouvoient esperer une plus heureuse fortune. Alors la joie fut si grande dans le Palais, qu'elle se répandit par tous les environs.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE. EURIALE. MORON. AGLANTE. CINTHIE.

MORON.

OUï, Seigneur, ce n'est point raillerie, j'en suis ce qu'on appellé disgracié. Il m'a falu tirer mes chausses au plus viste; & jamais vous n'avez veû un emportement plus brusque que le sien.

LE PRINCE.

Ah! Prince, que je devrai de graces à ce stratageme amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur!

EURIALE.

Quelque chose, Seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moy, me flatter de ce doux espoir: mais enfin, si ce n'est pas à moy trop de temerité, que d'oser aspirer à l'honneur de vostre alliance; si ma personne, & mes Estats....

LE PRINCE.

Prince, n'entrons point dans ces complimens. Je trouve en vous de quoy remplir tous les souhaits d'un pere; & si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCENE DEUXIEME.

LA PRINCESSE. LE PRINCE. EURIALE. AGLANTE. CINTHIE. MORON.

LA PRINCESSE.

O Ciel! que vois-je icy?

LE PRINCE.

Oüi, l'honneur de vostre alliance m'est d'un prix tres-considerable; & je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je me jette à vos pieds, pour vous demander une grace. Vous m'avez toûjours témoigné une tendresse extréme;

& je croy vous devoir bien plus par les bontez que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné. Mais, si jamais pour moy vous avez eû de l'amitié, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puißiez accorder; c'est de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce Prince, & de ne pas souffrir que la Princesse Aglante soit unie avec luy.

LE PRINCE.

Et par quelle raison, ma Fille, voudrois-tu t'opposer à cette union?

LA PRINCESSE.

Par la raison, que je hais ce Prince; & que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

LE PRINCE.

Tu le hais, ma Fille?

LA PRINCESSE.

Oüi, & de tout mon cœur, je vous l'avouë.

LE PRINCE.

Et que t'a-t-il fait?

LA PRINCESSE.

Il ma méprisée.

LE PRINCE.

Et comment?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée assez bien faite, pour m'adresser ses vœux.

LE PRINCE.

Et quelle offense te fait cela? Tu ne veux accepter personne?

LA PRINCESSE.

N'importe, il me devoit aimer comme les autres, & me laisser, au moins, la gloire de le refuser. Sa déclaration me fait un affront; & ce m'est une honte sensible, qu'à mes yeux, & au milieu de vostre Cour, il a recherché une autre que moy.

LE PRINCE.

Mais quel interest dois-tu prendre à luy?

LA PRINCESSE.

J'en prens, Seigneur, à me venger de son mépris; & comme je sçay bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empescher, s'il vous plaist, qu'il ne soit heureux avec elle.

LE PRINCE.

Cela te tient donc bien au cœur?

LA PRINCESSE.

Ouï, Seigneur, sans doute; & s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

LE PRINCE.

Va, va, ma fille, avouë franchement la chose. Le merite de ce Prince t'a fait ouvrir les yeux; & tu l'aimes enfin, quoyque tu puisses dire.

LA PRINCESSE.

Moy, Seigneur!

LE PRINCE.

Ouï, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous, & vous m'imputez cette lâcheté? O Ciel! quelle est mon infortune? Puis-je bien, sans mourir, entendre ces paroles; & faut-il que je sois si malheureuse, qu'on me soupçonne de l'aimer? Ah! si c'estoit un autre que vous, Seigneur, qui me tint ce discours, je ne sçay pas ce que je ne ferois point.

LE PRINCE.

Et bien, ouï, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y consens; & je veux bien, pour te contenter, qu'il n'épouse pas la Princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah! Seigneur, vous me donnez la vie.

LE PRINCE.

Mais, afin d'empescher qu'il ne puisse jamais estre à elle, il faut que tu le prennes pour toy.

LA PRINCESSE.

Vous vous mocquez, Seigneur; & ce n'est pas ce qu'il demande.

EURIALE.

EURIALE.

Pardonnez-moy, Madame: je ſuis aſſez temeraire pour cela; & je prens à témoin le Prince voſtre Pere, ſi ce n'eſt pas vous que j'ay demandée. C'eſt trop vous tenir dans l'erreur; il faut lever le maſque, &, deûßiez-vous vous en prévaloir contre moy, découvrir à vos yeux les veritables ſentimens de mon cœur. Je n'ay jamais aimé que vous, & jamais je n'aimerai que vous. C'eſt vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'inſenſible, que j'avois toûjours affectée; & tout ce que j'ay pû vous dire, n'a eſté qu'une feinte, qu'un mouvement ſecret m'a inſpirée, & que je n'ay ſuivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il falloit qu'elle ceſſaſt bientoſt, ſans doute; & je m'étonne ſeulement qu'elle ait pû durer la moitié d'un jour: car enfin je mourois, je brûlois dans l'ame, quand je vous déguiſois mes ſentimens, & jamais cœur n'a ſouffert une contrainte égale à la mienne. Que ſi cette feinte, Madame, a quelque choſe qui vous offenſe, je ſuis tout preſt de mourir pour vous en venger. Vous n'avez qu'à parler, & ma main ſur le champ fera gloire d'exécuter l'Arreſt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, Prince, je ne vous ſçay pas mauvais gré de m'avoir abusée; & tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une verité.

LE PRINCE.

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce Prince pour époux?

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne ſçay pas encore ce que je veux. Donnez-moy le temps d'y ſonger, je vous prie, & m'épargnez un peu la confuſion où je ſuis.

LE PRINCE.

Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, & vous vous pouvez fonder là-deſſus.

EURIALE.

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cét arreſt de ma deſtinée; & s'il me condamne à la mort, je le ſuivray ſans murmure.

LE PRINCE.

Vien, Moron, c'est icy un jour de paix ; & je te remets en grace avec la Princesse.

MORON.

Seigneur, je serai meilleur Courtisan une autre fois ; & je me garderay bien de dire ce que je pense.

SCENE TROISIEME.

ARISTOMENE. THEOCLES. LE PRINCE. LA PRINCESSE. AGLANTE. CINTHIE. MORON.

LE PRINCE.

JE *crains bien, Prince, que le choix de ma fille ne soit pas en vostre faveur ; mais voilà deux Princesses qui peuvent bien vous consóler de ce petit malheur.*

ARISTOMENE.

Seigneur, nous sçavons prendre nostre parti ; & si ces aimables Princesses n'ont point trop de mépris pour les cœurs qu'on a rebutez, nous pouvons revenir par elles, à l'honneur de vostre alliance.

SCENE QUATRIEME.

PHILIS. ARISTOMENE. THEOCLES. LE PRINCE. LA PRINCESSE. AGLANTE. CINTHIE. MORON.

PHILIS.

SEIGNEUR, *la Déesse Venus vient d'annoncer par tout le changement du cœur de la Princesse. Tous les Pasteurs & toutes les Bergeres en témoignent leur joie par des danses & des chansons ; & si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allegresse publique se répandre jusques-icy.*

Fin du cinquiéme Acte.

SIXIE'ME INTERMEDE.

CHOEVR DE PASTEVRS ET DE BERGERES qui danſent.

Quatre Bergers & deux Bergeres Héroïques, repreſentez, les premiers par les ſieurs le Gros, Eſtival, Don & Blondel; & les deux Bergeres, par Mad[lle] de la Barre, & Mad[lle] Hilaire, ſe prenant par la main, chanterent cette Chanſon à danſer, à laquelle les autres répondirent.

CHANSON.

USEZ *mieux, ô beautez fiéres,*
Du pouvoir de tout charmer;
Aimez, aimables Bergéres,
Nos cœurs ſont faits pour aimer:
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour:
Il n'eſt rien qui ne ſe rende
Aux doux charmes de l'Amour.

Songez de bonne heure à ſuivre
Le plaiſir de s'enflâmer;
Un cœur ne commence à vivre,
Que du jour qu'il ſçait aimer:
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour:
Il n'eſt rien qui ne ſe rende
Aux doux charmes de l'Amour.

Pendant que ces aimables perſonnes danſoient, il ſortit de deſſous le Theatre, la machine d'un grand arbre chargé de ſeize Faunes, dont les huit joüérent de la Flûte, & les autres du Violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente Violons leur répondoient de l'Orcheſtre, avec ſix autres concertans de Claveſſins & de Theorbes, qui étoient les ſieurs Danglebert, Richard, Itier, La Barre le cadet, Tiſſu & Le Moine.

Et quatre Bergers, & quatre Bergéres, vinrent danſer une fort belle Entrée, à laquelle les Faunes deſcendans de l'arbre, ſe meſlerent de temps en temps; & toute cette Scene fut ſi grande, ſi remplie, & ſi agréable, qu'il ne s'eſtoit encore rien veû de plus beau en Ballet.

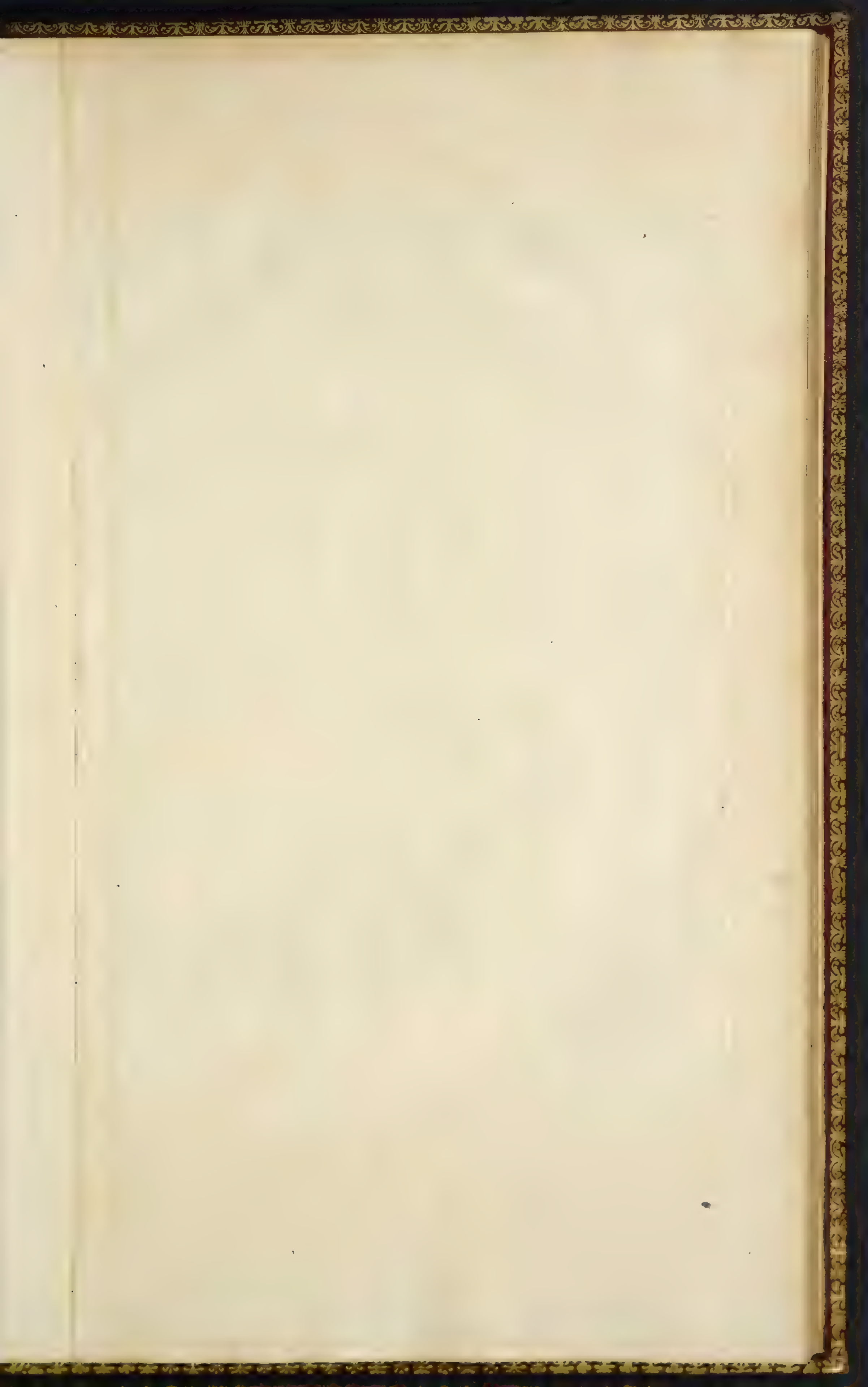
Auſſi fit-elle une avantageuſe concluſion aux divertiſſemens de ce jour, que toute la Cour ne loüa pas moins que celuy qui l'avoit précedé, ſe retirant avec une ſatisfaction qui luy fit bien eſperer de la ſuite d'une Feſte ſi complete.

Les Bergers étoient, les ſieurs Chicanneau, du Pron, Noblet, & la Pierre.

Et les Bergéres, les ſieurs Baltazard, Magny, Arnald, & Bonard.

Fin de la ſeconde Journée.

TROISIE'ME

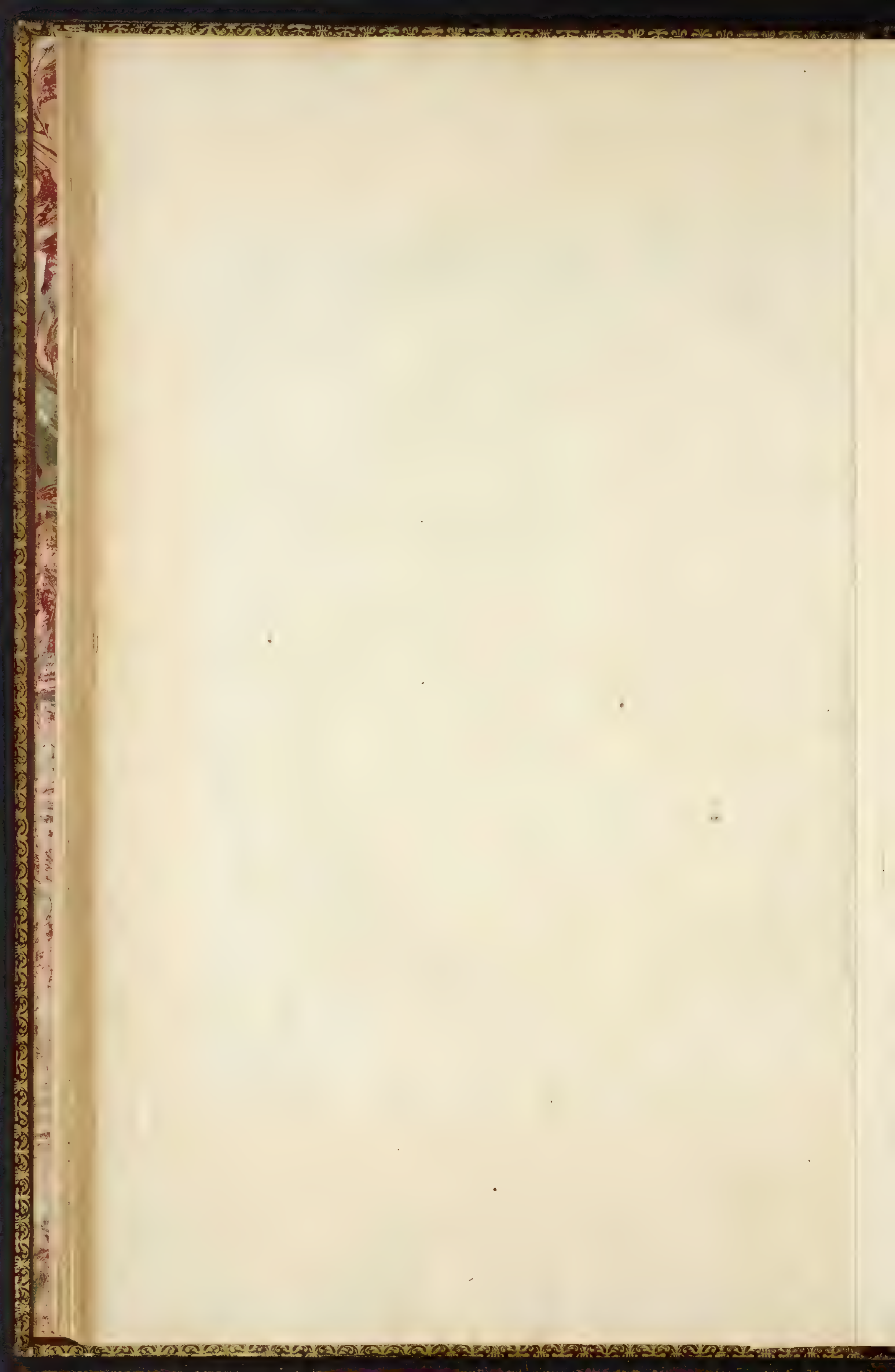



Seconde
Theatre fait dans la mesme allée,
de la Princesse d'Elide
Israel Siluestre delineauit et sculps



Journée
ſur lequel la Comédie, et le Ballet
urent repreſentéz .

7





TROISIÉME JOURNÉE DES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

PLUS on s'avançoit vers le grand Rondeau qui representoit le Lac, sur lequel estoit autrefois basti le Palais d'Alcine, plus on s'approchoit de la fin des divertissemens de l'Isle Enchantée, comme s'il n'eust pas esté juste que tant de braves Chevaliers demeurassent plus long-temps dans une oisiveté qui eût fait tort à leur gloire.

On feignoit donc, suivant toûjours le premier dessein, que le Ciel ayant résolu de donner la liberté à ces Guerriers, Alcine en eût des pressentimens, qui la remplirent de terreur & d'inquiétudes. Elle voulut apporter tous les remedes possibles pour prévenir ce malheur, & fortifier en toutes maniéres un lieu qui pût renfermer tout son repos & sa joie.

On fit paroistre sur ce Rondeau, dont l'étenduë & la forme sont extraordinaires, un Rocher situé au milieu d'une Isle couverte de divers animaux, comme s'ils eussent voulu en défendre l'entrée.

Deux autres Isles plus longues, mais d'une moindre largeur, paroissoient aux deux costez de la premiére ; & toutes trois, aussi-bien que les bords du Rondeau, estoient si fort éclairées, que ces lumiéres faisoient naistre un nouveau jour dans l'obscurité de la nuit.

Leurs Majestez estant arrivées, n'eûrent pas plûtost pris leur place, que l'une des deux Isles qui paroissoient aux costez de la premiére, fut toute couverte de Violons fort bien vestus.

L'autre, qui luy estoit opposée, le fut au mesme temps de Trompettes & de Tymballiers, dont les habits n'estoient pas moins riches.

Mais ce qui surprit davantage, fut de voir sortir Alcine de derriére le Rocher, portée par un Monstre Marin d'une grandeur prodigieuse.

Deux des Nymphes de sa suite, sous les noms de Celie & de Dircé, partirent au mesme temps à sa suite, & se mettant à ses costez sur de grandes Baleines, elles s'approcherent du bord du Rondeau; & Alcine commença des Vers, ausquels ses Compagnes répondirent, & qui furent à la loüange de la Reine Mere du Roy.

ALCINE. CELIE. DIRCÉ.

ALCINE.

VOUS, à qui je fis part de ma felicité,
Pleurez avecque moy dans cette extrémité.

CELIE.

Quel est donc le sujet des soudaines alarmes
Qui de vos yeux charmans font couler tant de larmes?

ALCINE.

Si je pense en parler, ce n'est qu'en fremissant.
Dans les sombres horreurs d'un songe menaçant,
Un Spectre m'avertit, d'une voix éperduë,
Que pour moy des Enfers la force est suspenduë;
Qu'un celeste pouvoir arreste leur secours;
Et que ce jour sera le dernier de mes jours.
Ce que versa de triste au point de ma naissance,
Des Astres ennemis la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a prédit de malheurs,
En ce songe fut peint de si vives couleurs,
Qu'à mes yeux éveillez sans cesse il represente
Le pouvoir de Melisse, & l'heur de Bradamante.
J'avois préveû ces maux: mais les charmans plaisirs
Qui sembloient en ces lieux prévenir nos desirs,
Nos superbes palais, nos jardins, nos campagnes,
L'agréable entretien de nos cheres compagnes,

Nos jeux & nos chanſons, les concerts des oiſeaux,
Le parfum des Zephirs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces avantures,
M'avoient fait oublier ces funeſtes augures;
Quand le ſonge cruel, dont je me ſens troubler,
Avec tant de fureur les vint renouveller.
Chaque inſtant je croy voir mes forces terraſſées,
Mes gardes égorgez, & mes priſons forcées:
Je croy voir mille amans, par mon art transformez,
D'une égale fureur à ma perte animez,
Quitter en meſme temps leurs troncs & leurs feüillages,
Dans le juſte deſſein de venger leurs outrages;
Et je croy voir enfin mon aimable Roger
De mes fers mépriſez preſt à ſe dégager.

CELIE.

La crainte en voſtre eſprit s'eſt aquis trop d'empire.
Vous regnez ſeule icy, pour vous ſeule on ſoûpire;
Rien n'interrompt le cours de vos contentemens,
Que les accens plaintifs de vos triſtes amans:
Logiſtile, & ſes gens chaſſez de nos campagnes,
Tremblent encor de peur, cachez dans leurs montagnes;
Et le nom de Meliſſe, en ces lieux inconnu,
Par vos augures ſeuls juſqu'à nous eſt venu.

DIRCE'.

Ah! ne nous flatons point! ce fantôme effroyable
M'a tenu cette nuit un diſcours tout ſemblable.

ALCINE.

Helas! de nos malheurs qui peut encor douter?

CELIE.

J'y vois un grand remede, & facile à tenter:
Une Reine paroiſt, dont le ſecours propice,
Nous ſçaura garantir des efforts de Meliſſe.
Par tout de cette Reine on vante la bonté,
Et l'on dit que ſon cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins mépriſa l'inſolence,
Contre les vœux des ſiens eſt toûjours ſans défenſe.

ALCINE.

Il est vray, je la vois : en ce pressant danger,
A nous donner secours, tâchons de l'engager.
Disons-luy qu'en tous lieux la voix publique étale
Les charmantes beautez de son ame Royale :
Disons que sa vertu plus haute que son rang
Sçait relever l'éclat de son auguste sang,
Et que de nostre sexe elle a porté la gloire
Si loin, que l'avenir aura peine à le croire ;
Que du bonheur public son grand cœur amoureux,
Fit toûjours des perils un mépris génereux ;
Que de ses propres maux son ame à peine atteinte,
Pour les maux de l'Estat garda toute sa crainte :
Disons que ses bienfaits versez à pleines mains,
Luy gagnent le respect & l'amour des humains,
Et qu'au moindre danger dont elle est menacée,
Toute la terre en deüil se montre interessée :
Disons qu'au plus haut point de l'absolu pouvoir,
Sans faste & sans orgueïl, sa grandeur s'est fait voir ;
Qu'aux temps les plus fâcheux, sa sagesse constante,
Sans crainte a soûtenu l'autorité panchante ;
Et dans le calme heureux, par ses travaux aquis,
Sans regret la remit dans les mains de son Fils.
Disons par quels respects, par quelle complaisance,
De ce Fils glorieux, l'amour la récompense ;
Vantons les longs travaux, vantons les justes loix,
De ce Fils reconnu pour le plus grand des Rois ;
Et comment cette Mere, heureusement feconde,
Ne donnant que deux fois, a donné tant au monde.
Enfin, faisons parler nos soûpirs & nos pleurs,
Pour la rendre sensible à nos vives douleurs ;
Et nous pourrons trouver au fort de nostre peine,
Un refuge paisible aux pieds de cette Reine.

DIRCE'.

Je sçais bien que son cœur, noblement génereux,
Ecoute avec plaisir la voix des malheureux :
Mais on ne voit jamais éclater sa puissance,
Qu'à repousser le tort qu'on fait à l'innocence.
Je sçais qu'elle peut tout : mais je n'ose penser,
Que jusqu'à nous défendre, on la vit s'abbaisser.

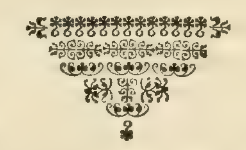
De nos douces erreurs elle peut estre instruite,
Et rien n'est plus contraire à sa rare conduite.
Son Zele si connu pour le culte des Dieux,
Doit rendre à sa vertu nos respects odieux;
Et loin qu'à son abord mon effroy diminuë,
Malgré-moy je le sens qui redouble à sa veûë.

ALCINE.

Ah! ma propre frayeur suffit pour m'affliger.
Loin d'aigrir mon ennuï, cherche à le soulager;
Et tâche de fournir à mon ame oppressée,
De quoy parer aux maux dont elle est menacée.
Redoublons cependant les Gardes du Palais;
Et s'il n'est point pour nous d'azile desormais,
Dans nostre desespoir cherchons nostre défense,
Et ne nous rendons pas au moins sans résistance.

ALCINE, Mademoiselle du Parc.
CELIE, Mademoiselle de Brie.
DIRCÉ, Mademoiselle Moliére.

LORS qu'ils furent achevez, & qu'Alcine se fut retirée, pour aller redoubler les Gardes du Palais, le concert des Violons se fit entendre; pendant que le Frontispice du Palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, & des Tours à s'élever à veûë d'œil, quatre Géants d'une grandeur démesurée vinrent à paroistre avec quatre Nains, qui, par l'opposition de leur petite taille, faisoient paroistre celle des Géants encore plus excessive. Ces Colosses estoient commis à la garde du Palais; & ce fut par eux que commença la premiére Entrée du Ballet.



BALLET
DU PALAIS D'ALCINE.

PREMIERE ENTRÉE.

QUATRE Géants & quatre Nains.

GEANTS.

Les ſieurs Manceau, Vagnard, Peſan, & Joubert.

NAINS.

Les deux petits Des-Airs, le petit Vagnard, & le petit Tutin.

DEUXIEME ENTRÉE.

HUIT Mores chargez par Alcine de la garde du dedans, en font une exacte viſite, avec chacun deux flambeaux.

MORES.

Meſſieurs d'Heureux, Beauchamp, Molier, la Marre: Les ſieurs le Chantre, de Gan, du Pron, & Mercier.

TROISIEME ENTRÉE.

CEPENDANT un dépit amoureux oblige ſix des Chevaliers qu'Alcine retenoit auprés d'elle, à tenter la ſortie de ce Palais. Mais la fortune ne ſecondant pas les efforts qu'ils font dans leur deſeſpoir, ils ſont vaincus, aprés un grand combat, par autant de Monſtres qui les attaquent.

Six Chevaliers, & ſix Monſtres.

CHEVALIERS.

Meſſieurs de Souville, Raynal, Des-Airs l'aiſné, Des-Airs le ſecond, de Lorge, & Balthaſard.

MONSTRES.

Les ſieurs Chicanneau, Noblet, Arnald, Deſbroſſes, Deſonets, & la Pierre.

QVATRIE'ME ENTRE'E.

ALCINE alarmée de cét accident, invoque de nouveau tous ſes Eſprits, & leur demande ſecours. Il s'en preſente deux à elle, qui font des ſauts avec une force & une agilité merveilleuſes.

DEMONS AGILES.

Les ſieurs Saint-André, & Magny.

CINQVIE'ME ENTRE'E.

D'AUTRES Démons viennent encore, & ſemblent aſſeûrer la Magicienne, qu'ils n'oublieront rien pour ſon repos.

AUTRES DEMONS SAUTEURS.

Les ſieurs Tutin, La Brodiére, Peſan, & Bureau.

SIXIE'ME ET DERNIE'RE ENTRE'E.

MAIS à peine commence-t-elle à ſe raſſeûrer, qu'elle voit paroiſtre auprés de Roger, & de quelques Chevaliers de ſa ſuite, la ſage Meliſſe, ſous la forme d'Atlas. Elle court auſſi-toſt, pour empeſcher l'effet de ſon intention; mais elle arrive trop tard. Meliſſe a déja mis au doigt de ce brave Chevalier la fameuſe bague qui détruit les enchantemens. Lors un coup de Tonnerre, ſuivi de pluſieurs éclairs, marque la deſtruction du Palais, qui eſt auſſi-toſt réduit en cendres par un Feu d'artifice, qui met fin à cette avanture, & aux divertiſſemens de l'Iſle Enchantée.

ALCINE, Mademoiſelle du Parc.
MELISSE, M. de Lorge.
ROGER, M. Beauchamp.

CHEVALIERS.

Meſſieurs d'Heureux, Raynal, du Pron, & Deſbroſſes.

ECUYERS.

Meſſieurs la Marre, le Chantre, de Gan, & Mercier.

Fin du Ballet.

IL sembloit que le Ciel, la Terre, & l'Eau fussent tous en feu, & que la destruction du superbe Palais d'Alcine, comme la liberté des Chevaliers qu'elle y retenoit en prison, ne se pût accomplir que par des prodiges & des miracles. La hauteur & le nombre des fusées volantes, celles qui rouloient sur le rivage, & celles qui ressortoient de l'eau, aprés s'y estre enfoncées, faisoient un spectacle si grand & si magnifique, que rien ne pouvoit mieux terminer les enchantemens, qu'un si beau Feu d'artifice, lequel ayant enfin cessé aprés un bruit & une longueur extraordinaires, les coups de boëtes qui l'avoient commencé redoublerent encore.

Alors, toute la Cour se retirant, confessa qu'il ne se pouvoit rien voir de plus achevé que ces trois Festes; & c'est assez avoüer qu'il ne s'y pouvoit rien ajoûter, que de dire que les trois Journées ayant eû chacune ses partisans, comme chacune avoit eû ses beautez particuliéres, on ne convint pas du prix qu'elles devoient emporter entre-elles, bien qu'on demeurast d'accord qu'elles pouvoient justement le disputer à toutes celles qu'on avoit veûës jusques alors, & les surpasser peut-estre.

Mais, quoi-que les Festes comprises dans le sujet des Plaisirs de l'Isle Enchantée fussent terminées, tous les divertissemens de Versailles ne l'estoient pas; & la magnificence & la galanterie du Roy, en avoit encore reservé pour les autres jours, qui n'estoient pas moins agréables.

Le Samedy dixiéme Sa Majesté voulut courre les Testes. C'est un exercice que peu de gens ignorent, & dont l'usage est venu d'Allemagne, fort bien inventé, pour faire voir l'adresse d'un Cavalier, tant à bien mener son cheval dans les passades de guerre, qu'à bien se servir d'une lance, d'un dard, & d'une épée. Si quelqu'un ne les a point veû courre, il en trouvera icy la description, estant moins communes que la bague, & seulement icy depuis peu d'années; & ceux qui en ont eû le plaisir, ne s'ennuïent pas pourtant d'une narration si peu étenduë.

Les Chevaliers entrent l'un aprés l'autre dans la Lice, la lance à la main, & un dard sous la cuisse droite; & aprés que l'un d'eux a couru, & emporté une Teste de gros carton peinte, & de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un Page; & faisant la demi-volte, il revient à toute bride à la seconde Teste, qui a la couleur & la forme d'un More, & l'emporte avec le dard, qu'il luy jette en passant; puis reprenant

nant une javeline ; peu differente de la forme du dard, dans une troisiéme paſſade, il la darde dans un bouclier, où eſt peinte une teſte de Meduſe ; & achevant ſa demi-volte, il tire l'épée, dont il emporte, en paſſant toûjours à toute bride, une teſte élevée à un demi pied de terre ; puis faiſant place à un autre, celuy qui en ſes courſes en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la Cour s'eſtant placée ſur une baluſtrade de fer doré, qui regnoit autour de l'agréable Maiſon de Verſailles, & qui regarde ſur le foſſé, dans lequel on avoit dreſſé la Lice, avec des barriéres ; le Roy s'y rendit, ſuivi des meſmes Chevaliers qui avoient couru la bague, les Ducs de Saint Aignan & de Noailles y continüant leurs premiéres fonctions, l'un de Maréchal de Camp, & l'autre de Juge des Courſes. Il s'en fit pluſieurs fort belles & heureuſes ; mais l'adreſſe du Roy luy fit emporter hautement en ſuite du prix de la Courſe des Dames, encore celuy que donnoit la Reine. C'eſtoit une Roſe de Diamans de grand prix, que le Roy, aprés l'avoir gagnée, redonna liberalement à courre aux autres Chevaliers, & que le Marquis de Coaſlin diſputa contre le Marquis de Soyecourt, & la gagna.

Le Dimanche, au lever du Roy, quaſi toute la converſation tourna ſur les belles Courſes du jour précedent, & donna lieu à un grand défi entre le Duc de Saint Aignan, qui n'avoit point encore couru, & le Marquis de Soyecourt, qui fut remiſe au lendemain, pource que le Maréchal Duc de Grammont, qui parioit pour ce Marquis, eſtoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit revenir que le jour d'aprés.

Le Roy mena toute la Cour cette apreſdinée à ſa Mênagerie, dont on admira les beautez particuliéres, & le nombre preſque incroyable d'oiſeaux de toutes ſortes, parmi leſquels il y en a beaucoup de fort rares. Il ſeroit inutile de parler de la collation qui ſuivit ce divertiſſement, puis que huit jours durant chaque repas pouvoit paſſer pour un Feſtin des plus grands qu'on puiſſe faire.

Et le ſoir, Sa Majeſté fit repreſenter ſur l'un de ces Theatres doubles de ſon Sallon, que ſon eſprit vniverſel a luy-meſme inventez, la Comedie des Faſcheux, faite par le ſieur de Molliére, meſlée d'Entrées de Ballet, & fort ingenieuſe.

Le bruit du défi qui ſe devoit courir le Lundy douziéme, fit faire une infinité de gageures d'aſſez grande valeur,

quoi-que celle des deux Chevaliers ne fût que de cent pistolles. Et comme le Duc, par une heureuse audace, donnoit une Teste à ce Marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier, qui s'estant rendu un peu plus tard chez le Roy, y trouva un cartel pour le presser, lequel, pour n'estre qu'en prose, on n'a point mis en ce discours.

Le Duc de Saint Aignan avoit aussi fait voir à quelques-uns de ses amis, comme un heureux présage de sa victoire, ces quatre Vers.

AUX DAMES.

Belles, vous direz en ce jour,
Si vos sentimens sont les nostres,
Qu'estre vainqueur du grand Soyecourt,
C'est estre vainqueur de dix autres.

Faisant toûjours allusion à son nom de Guidon le Sauvage, que l'avanture de l'Isle perilleuse rendit victorieux de dix Chevaliers.

Aussitost que le Roy eût disné, il conduisit les Reines, Monsieur, Madame, & toutes les Dames, dans un lieu où on devoit tirer une Loterie, afin que rien ne manquast à la galanterie de ces Festes. C'estoient des pierreries, des ameublemens, de l'argenterie, & autres choses semblables : & quoique le sort ait accoustumé de décider de ces presens, il s'accorda sans doute avec le desir de S. M. quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reine ; chacun sortant de ce lieu-là fort content, pour aller voir les Courses qui s'alloient commencer.

Enfin Guidon & Olivier parurent sur les rangs, à cinq heures du soir, fort proprement vestus, & bien montez.

Le Roy avec toute la Cour les honora de sa presence ; & Sa Majesté leût mesme les Articles des Courses, afin qu'il n'y eût aucune contestation entr'eux. Le succés en fut heureux au Duc de Saint Aignan, qui gagna le défi.

Le soir Sa Majesté fit joüer une Comedie, nommée Tartuffe, que le sieur de Molliére avoit faite, contre les Hypocrites : mais quoi-qu'elle eût esté trouvée fort divertissante, le Roy connut tant de conformité entre ceux qu'une veritable dévotion met dans le chemin du Ciel, & ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres n'empesche pas d'en commettre de mauvaises, que son extréme délicatesse pour les choses de la Religion, ne pût souffrir cette ressemblance du vice avec

la vertu, qui pouvoient eſtre pris l'un pour l'autre. Et quoiqu'on ne doutaſt point des bonnes intentions de l'Auteur, Sa Majeſté la défendit pourtant en public, & ſe priva ſoi-meſme de ce plaiſir, pour n'en pas laiſſer abuſer à d'autres moins capables d'en faire un juſte diſcernement.

Le Mardy treiziéme, le Roy voulut encore courre les Teſtes, comme à un jeu ordinaire, que devoit gagner celuy qui en feroit le plus. Sa Majeſté eût encore le prix de la Courſe des Dames, le Duc de Saint Aignan celuy du jeu; & ayant eû l'honneur d'entrer pour le ſecond à la diſpute avec Sa Majeſté, l'adreſſe incomparable du Roy luy fit encore avoir ce prix; & ce ne fut pas ſans un étonnement, duquel on ne pouvoit ſe défendre, qu'on en vit gagner quatre à Sa Majeſté en deux fois qu'elle avoit couru les Teſtes.

On joüa le meſme ſoir la Comedie du Mariage Forcé, encore de la façon du meſme ſieur de Molliére, meſlée d'Entrées de Balet, & de Recits. Puis le Roy prit le chemin de Fontainebleau le Mercredy quatorziéme, toute la Cour ſe trouvant ſi ſatisfaite de ce qu'elle avoit veû, que chacun crût qu'on ne pouvoit ſe paſſer de le mettre par écrit, pour en donner la connoiſſance à ceux qui n'avoient pû voir des Feſtes ſi diverſifiées & ſi agréables; où l'on a pû admirer tout à la fois le projet avec le ſuccés, la liberalité avec la politeſſe, le grand nombre avec l'ordre, & la ſatisfaction de tous; où les ſoins infatigables de Monſieur Colbert s'employérent en tous ces divertiſſemens, malgré ſes importantes affaires; où le Duc de Saint Aignan joignit l'action à l'invention du deſſein; où les beaux Vers du Préſident de Perigny à la loüange des Reines, furent ſi juſtement penſez, ſi agréablement tournez, & recitez avec tant d'Art; où ceux que Monſieur de Benſſerade fit pour les Chevaliers, eûrent une approbation génerale; où la vigilance exacte de Monſieur Bontemps, & l'application de Monſieur de Launay, ne laiſſerent manquer d'aucune des choſes neceſſaires; enfin, où chacun a marqué ſi avantageuſement ſon deſſein de plaire au Roy, dans le temps où Sa Majeſté ne penſoit Elle-meſme qu'à plaire; & où ce qu'on a veû ne ſçauroit jamais ſe perdre dans la memoire des Spectateurs, quand on n'auroit pas pris le ſoin de conſerver par cét écrit le ſouvenir de toutes ces merveilles.

FIN.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE,
Par les ſoins
DE SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY,
Directeur de ladite Imprimerie.

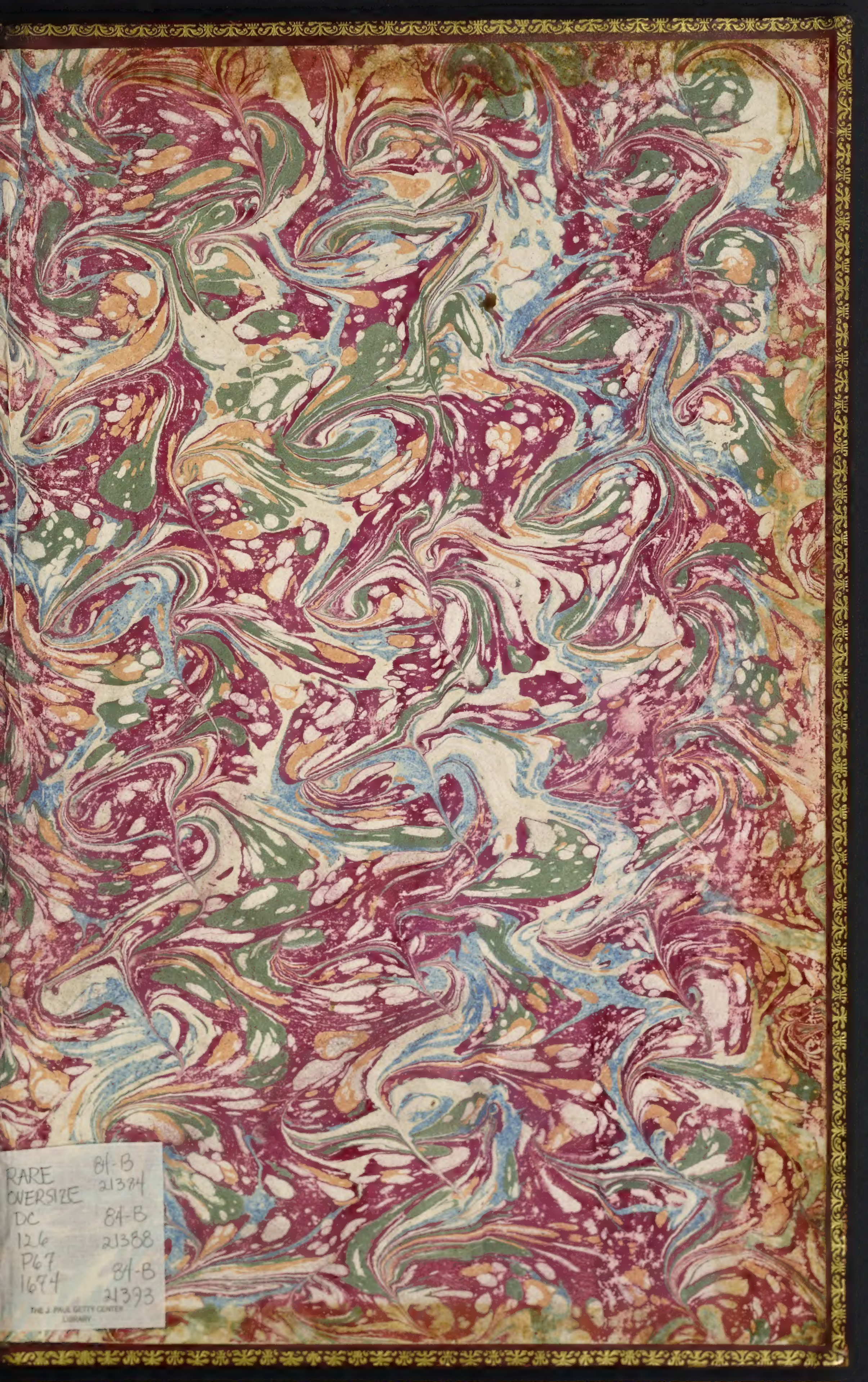
M. DC. LXXIV.





Troisiesme
Israel Siluestre deline, et sculpsit
Theatre dressé au
representant l'Isle d'Alcine, ou
enchanté sortant d'vn petit
vn Ballet de plusieurs entrées,
consumé, par vn feu d'
de l'enchantement apres la


du grand Estang
paroissoit ſon Palais
her dans lequel ſut dancé
apres quoy ce Palais fut
e representant la rupture
fuite de Roger
Journée


RARE
OVERSIZE
DC
126
P67
1674
84-B
21384
84-B
21388
84-B
21393
THE J. PAUL GETTY CENTER
LIBRARY

